

# Actes

## Société française d'histoire de l'art dentaire

**XXXe congrès**  
**Rochefort-sur-Mer, 2020**  
**Vol. 25**



**Société française d'histoire de l'art dentaire**  
Bibliothèque Interuniversitaire de Santé, Paris



# Actes

Société française

d'histoire de l'art dentaire

XXXe congrès. Rochefort-sur-Mer, 2020

## Responsables de la publication

Thierry Debussy

Micheline Ruel-Kellermann

## Sommaire

Thierry Debussy	Avant-propos du président	<b>5</b>
Charlotte Drahé	Introduction au XXXe congrès annuel de la SFHAD à Rochefort-sur-Mer	<b>7</b>
Micheline Ruel-Kellermann	Un exploit technique dans l'art dentaire au XVIe siècle ?	<b>9</b>
Thierry Debussy	Jean-François Capperon, le bourgeois-gentilhomme de l'art dentaire	<b>15</b>
Valerio Burello Danielle Gourevitch	À propos d'ex-voto bucco-dentaires d'Italie	<b>22</b>
Pierre-Henri Biger Xavier Deltombe	Un éventail surprenant : Un dentiste à cheval à la cour de Louis XIV	<b>26</b>
Éric Dussourt	Comparaison de l'état bucco- dentaire des soldats de la Grande Armée (1812) avec celui de la Grande Guerre (1914)	<b>31</b>
Colette Westphal Alain Westphal	À propos d'une autobiographie dentaire	<b>34</b>

Claude Laborier, Pierre Baron, Michel Delahaye : textes non parvenus



# Avant-propos

**Thierry Debussy**  
Président de la SFHAD



MUSÉE  
NATIONAL  
DE LA MARINE

Après le premier confinement, nous étions pleins d'espérance quant à la tenue de notre XXXe congrès annuel à Rochefort-sur-Mer ; à la fin du mois d'août, tout était prêt pour vous accueillir. Malheureusement, durant les vacances, le virus circula tant et plus, à telle enseigne que l'augmentation des cas recensés entraîna, à notre grand regret, la défection de plusieurs conférenciers. C'est ainsi qu'il nous a fallu réaménager le programme, mais la ville possède heureusement un certain nombre d'édifices de qualité et de musées intéressants que la plupart d'entre nous ont pu découvrir avec Frédéric Chasseboeuf, chargé de mission au service du Patrimoine rochefortais. Le congrès s'est achevé par une réception amicale organisée par un confrère et son épouse, durant laquelle il a été possible d'échanger nos impressions.

Aussi trouverez-vous au début de ces actes le texte de l'intervention de Madame Charlotte Drahé, administratrice des musées de la Marine et de l'École de médecine navale, que je tiens à remercier tout à la fois de nous avoir accueillis dans cet établissement vénérable, en mettant à notre disposition la salle des actes et celle du Conseil, et de son introduction à notre réunion.

Les communications proprement dites débutent par Micheline Ruel-Kellermann qui évoque pour nous l'histoire de la dent d'or, censée être apparue dans la bouche d'un jeune silésien au XVIIe siècle finissant, fable acceptée d'autant plus facilement par les contemporains que circulent alors dans toute l'Europe des récits d'apparition de monstres. Quelques décennies plus tard, la supercherie est démontrée, la calotte métallique devenant l'archétype de nos modernes prothèses conjointes.

Je prends la suite de notre secrétaire générale pour retracer le parcours de Jean-François Capperon, l'un des premiers dentistes du Roi à avoir été anobli, personnage parfois décrié, souvent jaloux pour sa réussite sociale qui n'aura d'égale que celle d'Etienne Bourdet.

Puis Danielle Gourevitch, en binôme avec Valerio Burello, nous fait plaisamment voyager en Italie, à la recherche d'ex-voto bucco-dentaires. Nous sont présentées trois de leurs trouvailles, des tableaux représentant des scènes fort diverses où l'intercession divine a été sollicitée. La fin de la matinée est consacrée à l'exposé de Claude Laborier sur les mutilations dentaires, hier et aujourd'hui.

La séance de la seconde demi-journée s'ouvre sur une communication intéressante et très originale de

Pierre-Henri Biger et de Xavier Deltombe, consacrée au décor peint d'un éventail du XVIIIe siècle. Il représente un certain nombre de personnages, dont un dentiste opérant du haut de son cheval, ce qui à première vue n'est pas ordinaire. La scène, ou plutôt les saynettes se passent manifestement au château de Saint-Germain-en-Laye. Au cours de la première partie de l'exposé, le collectionneur avisé qu'est Pierre-Henri Biger s'attache à les décrire, insistant sur les marionnettistes, partageant alors souvent les tréteaux avec les arracheurs de dents et autres charlatans. Xavier Deltombe, au cours de la

seconde partie, explique la présence du dentiste et l'utilité de sa monture ; démonstration nous est donnée de l'efficacité et de la rapidité de la technique d'extraction.

Puis Eric Dussourt présente une comparaison des dents issues de deux populations de militaires, disparus les premiers durant la retraite de Russie à Vilnius (1812) et les seconds au cours de la Grande Guerre (1914) ; nous sont données des explications quant aux différences de l'état bucco-dentaire observées.

Les orateurs suivants, Alain et Colette Westphal, évoquent un livre de la fiction la plus débridée,

« L'histoire de mes dents », commis par une romancière d'origine mexicaine. Il met en scène un collectionneur commissaire-priseur, qui en vient à vendre ses propres dents en les attribuant à des personnages célèbres d'hier et aujourd'hui. En conclusion, un parallèle est fait avec l'œuvre de Gogol, « Le nez », qui dépeint une situation tout aussi délirante.

Il me revient alors de présenter la communication de Pierre Baron, retenu à Paris pour raisons familiales. Y est rappelé l'apport indubitable des praticiens français dans la création de la dentisterie américaine ; sont ainsi évoqués Jacques (James) Gardette et dans une bien moindre mesure Jean-Pierre Le Mayeur, un spécialiste des transplantations lié avec le précédent, et Antoine Plantou arrivé après l'Empire. Le premier d'entre eux, arrivé en janvier 1778 à Boston en pleine guerre d'Indépendance des Etats-Unis, restera le plus connu outre-Atlantique, bien qu'il n'ait publié qu'une fois ; son fils, praticien renommé, prendra sa suite. Les deux autres ne vécurent guère en Amérique et n'y ont laissé que bien peu de traces.

L'agréable communication de Michel Delahaye, richement iconographiée, constitue le prolongement de la présentation précédente. Les problèmes dentaires de George Washington y sont abordés à partir de portraits du personnage à des âges différents.

Le prochain congrès de la SFHAD se déroulera à Dijon autour du 11 juin prochain ; nous remercions vivement Claude Laborier qui s'est investi dans son organisation et nous espérons que ses efforts seront récompensés par une large fréquentation.



# Introduction au XXXe congrès annuel de la Société Française d'Histoire de l'Art Dentaire

**Charlotte Drahé**

Administratrice du Musée national de la Marine – Rochefort  
École de médecine navale

## Correspondance

Musée de la Marine – Hôtel de Cheusses  
1, place de la Gallissonnière, 17 300 Rochefort  
c.drahe@musee-marine



Fig.1. Anonyme, *Vue de l'Hopital de Rochefort*, huile sur toile vers 1805 (© Musées-municipaux Rochefort 17)

Mesdames, Messieurs, chères, chers membres de la Société Française d'Histoire de l'Art Dentaire,

C'est avec beaucoup de plaisir que je vous accueille au sein de l'École de médecine navale à Rochefort en cette journée du vendredi 25 septembre 2020. Vous nous avez fait l'honneur de nous solliciter pour accueillir votre XXXe congrès annuel. J'espère que ce vénérable cadre de la salle des Actes où nous trouvons saura inspirer vos contributions et débats.



Fig. 2. Portrait de Jean Cochon Dupuy. © MnM

Fondée en 1722 par Jean Cochon-Dupuy, l'École de médecine navale à Rochefort pose les bases d'une nouvelle formation dispensée aux chirurgiens embarqués et révolutionne, par ses méthodes pédagogiques innovantes, la diffusion des savoirs. En effet, convaincus de l'importance d'associer à un enseignement théorique, l'apprentissage du geste par la pratique et l'observation, Jean Cochon-Dupuy et ses suivants militent activement pour la création d'écoles au sein même des hôpitaux de la Marine. Ainsi, les élèves et leurs démonstrateurs, bientôt appelés professeurs, sont au plus près des patients et pourront ainsi s'exercer directement au chevet des malades.



Fig. 3. Bibliothèque de l'École de médecine navale à Rochefort, © MnM-MichelLeCoz

Des cours pluridisciplinaires, centrés sur la médecine, la chirurgie et la pharmacie sont alors dispensés, formant des hommes et des esprits ouverts, compétents dans de nombreux domaines.



Fig. 4. Salle du Conseil de l'École de médecine navale à Rochefort, © MnM-MichelLeCoz

La création de cette École de médecine navale à Rochefort, la première au monde, doit être rattachée, pour bien en mesurer l'importance, au contexte sanitaire de l'époque et aux risques que prenaient les hommes qui embarquaient. En effet, la naissance de la Marine d'État au XVIIe siècle voit croître naturellement le nombre de marins, mais aussi le trafic en mer, les combats et les désirs de conquêtes. Les routes s'allongent, les progrès techniques en matière de construction navale invitent royaumes et armateurs à aller toujours plus loin. Mais, à bord, les conditions de vie restent terribles : vent, froid, chaleur, humidité,

travail harassant, promiscuité, absence d'hygiène, alimentation pauvre en produits frais sont autant de facteurs qui déciment les équipages. Le constat est sans appel, les navires sont de véritables cimetières flottants et la Marine véhicule une image terrible qui complexifie les recrutements. La santé des équipages étant au cœur de la réussite des campagnes qui ne peuvent aboutir sans hommes vaillants, les enjeux sanitaires deviennent donc centraux, tout comme la formation de ceux qui y contribuent.

Il faut noter qu'à cette époque, la chirurgie ne bénéficie pas de l'aura qui la nimbe de nos jours. Considérée comme une sous-branche de la médecine, cette discipline rebute par ses aspects moins théoriques et d'avantage ancrés sur le terrain au contact des corps. Et si l'on regarde en direction des praticiens concentrés sur l'art dentaire, on les retrouve au plus bas de l'échelle de cette profession déjà dénigrée.

Pourtant, au début du XVIII<sup>e</sup> siècle, les dents préoccupent, surtout dans la Marine. Les premiers chirurgiens-dentistes entretenus par le Roi sont d'ailleurs nommés dans les arsenaux, en 1730 à Brest et 1736 à Rochefort. Cet intérêt croissant pour la santé buccale des marins s'explique notamment par l'explosion de certains fléaux, comme le scorbut qui touche particulièrement les dents. Cette maladie, qui apparaît après quatre mois de navigation sans alimentation fraîche et vitaminée, impacte terriblement les gens de mer qui deviennent coutumiers des gingivites et pertes de dents, premiers signes des carences scorbutiques. Les équipages sont décimés et les chirurgiens, face à leurs questionnements non résolus, expérimentent, observent et composent de nouvelles recettes.



Fig. 5. Collections du musée de l'École de médecine navale à Rochefort, © MnM-MichelleLeCoz

S'inscrivant naturellement dans cette dynamique de recherche qui préoccupe l'Europe entière, l'École de médecine navale à Rochefort constitue des collections sur ce sujet.



Fig. 6. Collections du musée de l'École de médecine navale de Rochefort, © MnM-MichelleLeCoz

Instruments de chirurgie dentaire, spécimens d'étude évoquant l'évolution de la dentition à travers les âges de la vie ou encore ouvrages spécialisés, ces corpus qui servaient de supports d'enseignement aux élèves, sont aujourd'hui autant de témoins conservés et présentés aux publics qui visitent notre musée.



Fig. 7. Collections d'anatomie et de chirurgie dentaire, Ecole de médecine navale de Rochefort © MnM-Bécot

J'espère ainsi que cet environnement connecté à votre domaine stimulera vos échanges. Je formule le vœu que les visites de l'École de médecine de navale qui vous seront proposées au cours de votre séjour viennent enrichir vos connaissances et vous ouvrent de nouvelles pistes de réflexion et suscitent votre curiosité.

Bon congrès à toutes et tous.

# Un exploit technique dans l'art dentaire au XVI<sup>e</sup> siècle ?

## A technical feat in dentistry in the 16th century ?

**Micheline Ruel-Kellermann**

*Docteur en chirurgie dentaire et en psychopathologie et psychanalyse  
membre titulaire de l'Académie nationale de chirurgie dentaire*

### Correspondance

109 rue du Cherche-Midi 75006 PARIS  
ruelkellermann@free.fr

#### Mots-clés

- Enfant de Silésie
- XVI<sup>e</sup> s.
- Jacob Frank
- Dent d'or
- Mouton

#### Résumé

En 1746, Claude Mouton fait allusion à une histoire merveilleuse... la présence d'une dent en or chez un enfant de Silésie. Auparavant, Bernard de Fontenelle en a dénoncé toutes les hypothèses divinatoires ou miraculeuses qui ont entouré ce récit. En tout cas, il s'agit d'une réalisation fabuleuse, car de mémoire d'archéologue, aucun vestige de travaux dentaires n'a présenté un recouvrement métallique unitaire. Nous allons donc retracer dans la littérature odontologique le cheminement de la reconnaissance progressive de cet exploit tant humain que technique.

#### Keywords

- Child of Silesia
- 16th century
- Jacob Frank
- Golden tooth
- Mouton

#### Abstract

In 1746, Claude Mouton alludes to a wonderful story... the presence of a gold tooth in a child from Silesia. Previously, Bernard de Fontenelle denounced all the divinatory or miraculous hypotheses that surrounded this story. In any case, it is a fabulous achievement, because in the memory of an archaeologist, no vestige of dental work has presented a unitary metallic covering. We will therefore retrace in the odontological literature the progress of the progressive recognition of this human and technical feat.

Claude Mouton (?-1760) ayant évoqué en 1746 cette dent d'or chez un enfant de Silésie dans son *Essay d'odontotechnie* (1), il était intéressant de savoir ce qu'il en était de celle-ci dans la littérature odontologique, avant et après lui. À l'exception d'une improbable allusion par Arnaud Gilles qui livre en 1622 l'adresse à laquelle on peut se procurer son ouvrage : « place Dauphine, à l'enseigne des Trois Dents d'Or » (2), (Fig. 1), la première allusion d'un professionnel est bien celle de Mouton.

Cette ignorance ou le silence autour de cette histoire jusqu'au milieu du XVIII<sup>e</sup> siècle en comparaison de l'abondante production littéraire sur le sujet peut intriguer.

Nous analyserons brièvement les textes littéraires et plus longuement les textes des professionnels. Nous en verrons l'ironie ou l'indifférence jusqu'à une surprenante reconnaissance tardive de cet exploit tant technique qu'humain.

### Les textes littéraires

Pour les résumer, je reprends la claire analyse de Jacqueline Vons sur la transmission de l'histoire de la dent d'or. « De 1595 à 1600, récits et traités de médecins iatrochimiques, naturalistes, astrologues se succèdent, considérant la dent d'or comme un fait réel, sujet à controverses dans les interprétations qui en sont

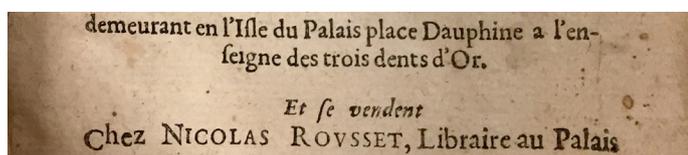


Fig. 1. Arnaud Gilles, page de titre, *La fleur des remèdes* Paris 1622

faites. Après 1600, la polémique se déplace sur un terrain plus pragmatique : si la plupart des narrateurs semblent acquis à l'idée d'une fraude, leur récit gagne en technicité dans la description des procédés qui ont permis de déceler la ruse » (3).

Tous ces textes, jusqu'à la deuxième moitié du XVII<sup>e</sup> siècle sont en langue latine, à l'exception cependant d'un court texte en langue vernaculaire de 1594 de Jacob Frank explicitant succinctement mais efficacement *l'Histoire merveilleuse d'une dent d'or creue en la bouche d'un garçon en Silésie*, (1594) selon la relation telle que l'a rapportée « Jacques Horstius, médecin et professeur en l'université de Helmstatt » (4). Nous y reviendrons. Jacqueline Vons notifie ensuite : « C'est seulement dans la deuxième partie du XVII<sup>e</sup> siècle que des versions en langue française se répandent dans un public cultivé et dans le milieu des philosophes. Ainsi le *Journal des scavans* de 1681 publie une notice assez brève (Fig. 2) à propos de ces faits rapportés par un Jésuite témoin et acteur, puisque après que les chirurgiens et les orfèvres eurent conclu au miracle, lui-même examina la dent et découvrit la supercherie. En 1683, paraissent à Amsterdam deux dissertations sur les oracles des anciens peuples, dues à Antonius van Dale (1638-1708), prédicateur, antiquaire, puis médecin à Haarlem. Il décrit avec précision la technique utilisée pour prouver la supercherie » (3).



Fig. 2. *Journal des scavans* 1681, p. 401

Enfin, c'est en 1687 que Bernard de Fontenelle (1657-1757) dénonce dans *L'Histoire des oracles* les nombreuses hypothèses divinatoires ou miraculeuses qui ont émaillé le récit silésien. Et c'est en fait la crédulité de ceux qui ont attribué à cette dent d'or le caractère d'oracle qui en a fait une véritable histoire.

## Découvrons d'abord *L'histoire merveilleuse d'une dent d'or selon Jacob Frank*

Ce petit texte de six pages offre une précieuse observation clinique : (Fig. 3).

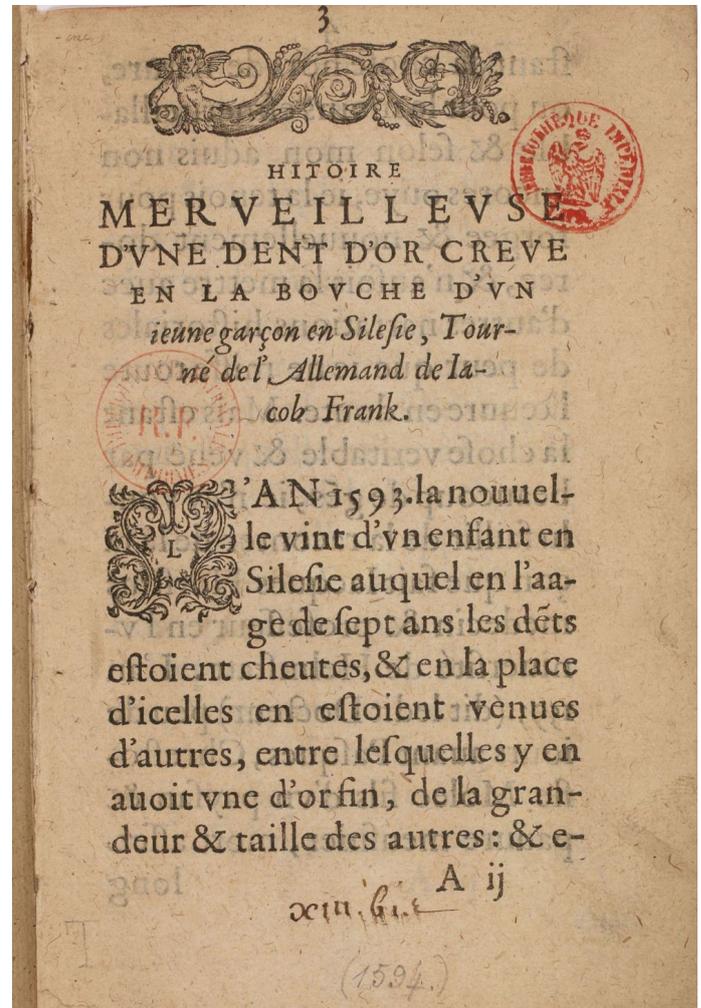


Fig. 3. Frank Jacob, *Histoire merveilleuse d'une dent d'or...* Paris 1594, p. 3

« L'an 1593, (dit ledit Docteur) peu de jours avant Pasques, Chrestofle Molec ..., estant en l'âge de sept ans qu'on tient pour année critique, perdit ses dents & en la place d'icelles luy en vint entre autres en la maschoire d'en bas du costé gauche une d'or, de la grandeur, forme & proportion des autres ». Horstius ou Jacob Horst (1537-1600), comme d'autres commentateurs, pense que cette dent remplace une dent temporaire alors qu'il s'agit de la première dent définitive. Ce qui prouve, une fois de plus, la méconnaissance des travaux de l'anatomiste Bartolomeo Eustache (c 1500/10-1574) qui avait déjà parfaitement décrit trente ans auparavant dans son *Libellus de dentibus* : « Les quatre premières molaires commencent à sortir, à la septième année alors qu'elles naissent pour la première fois, comme moi je le pense, mais elles ne sont pas tombées et ne renaissent pas » (6) (Fig. 4).

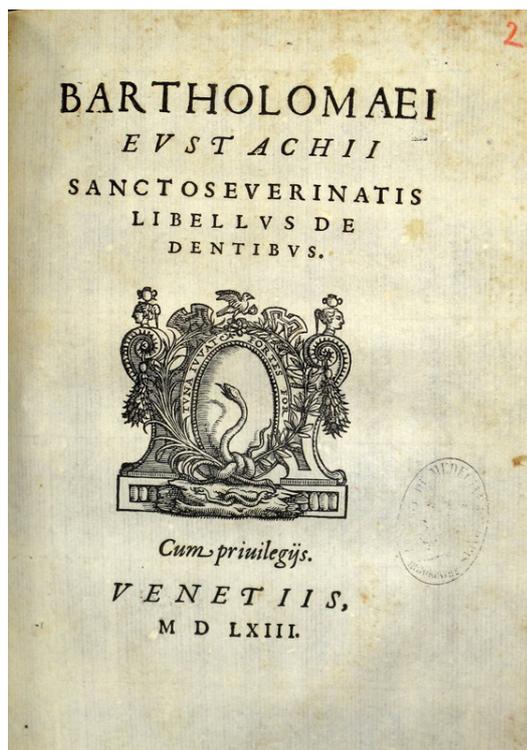


Fig. 4. Bartholomeo Eustache, page de titre du *Libellus de dentibus*, Venise 1563

« En fin en l'an 1594, au mois de Septembre je la veis aussi, et l'ayant bien considerée & tastée, je l'esprouvay à la pierre de touche. Tout incontinent que le garçon ouvrit la bouche, je veis reluire la dent, la maniay, la trouvoy ronde, & par haut trenchante ayant quatre pointes, & au milieu un peu creuse comme les grosses dents ont accoustumé d'estre, d'une mesme grandeur ou peu plus grande que les autres & en ordre toute la dernière ». C'est la description d'un recouvrement bien appliqué, marquant bien la morphologie des cuspidés des molaires.

« Elle tenoit fort & ferme, la gencive autour vermeille & belle ». Ceci souligne de plus un ajustement très correct au collet de la dent.

« Je ne me contentay de tout cela, mais feis manger l'enfant, & comme il mangeait le mieux, pour scavoir s'il se servait de ladite dent comme les autres, je trouvoy encor la chair tenir à la dent ». La fonction est donc tout à fait satisfaisante.

« & luy ayant fait laver la bouche avec de l'eau, je touchay la dent de la pierre de touche et trouvoy que c'estoit de l'or du Rhin & encor un peu meilleur ».

S'il s'agit bien d'or, c'est un or nécessairement malléable qui s'usera rapidement et trahira la supercherie en laissant apparaître des parties de la vraie dent.

« J'ay aussi apperceu le garçon estre de chaude & seiche complexion & de fort bon entendement. »

Cette remarque pertinente aide à mieux comprendre toute la vraisemblance de l'histoire. Cet enfant de sept ans devait en effet être bien solide physiquement pour courir toutes les foires.

Il devait être également patient, car, pour éviter toute ingestion de l'objet précieux, ce recouvrement nécessitait sans aucun doute de fréquents ajustements de celui-ci par l'orfèvre.

Et enfin il ne pouvait être que bien matois, pour adhérer à une telle entreprise consistant à monnayer l'exhibition de sa dent d'or ! Avant de conclure, Horstius en attribuant « cette merveilleuse création à Dieu » insiste sur la réalité de la « chose » :

« Il y en a beaucoup qui ne veulent pas croire la chose comme elle est icy recitée, laquelle toutesfois peut estre prouvée à l'œil, puis que la dite dent est en estre depuis un an & demy jusques à ce jourd'huy, & ceux qui l'ont veue le peuvent affermer ».

Et Fontenelle qui a tout lu de Horst, de commenter : « il prétendit qu'elle estoit en partie naturelle et, en partie miraculeuse et qu'elle avait esté envoyée de Dieu à cet enfant pour consoler les Chrétiens affligés par les Turcs. Figurez -vous quelle consolation, et quel rapport de cette dent aux Chrétiens, ny aux Turcs ? ».

## La prothèse dentaire et son évolution

Pour mieux admettre les réactions délirantes à l'époque de l'apparition de cette dent d'or dans la bouche d'un enfant de sept ans, il faut comprendre qu'il était inimaginable de penser à un simple recouvrement métallique car depuis les temps les plus anciens de l'humanité, les archéologues ont découvert des ligatures ou cerclages d'or pour maintenir les dents branlantes, des adjonctions de fausses dents antérieures, ante ou post-mortem, des incrustations d'or, de pierreries, voire même des « implants ». Mais on n'a jamais vu de dent coiffées d'or. Cette histoire ne pouvait donc être que fantastique, et faire croire en un miracle de Dieu.

Au XVI<sup>e</sup> siècle, tels que les présentent Ambroise Paré (1510-1590) (Fig. 5) ou Tallemant des Réaux, (note 1) les seuls « râteliers » proposés sont d'une édifiante précarité. Ceux-ci étaient exécutés par des tabletiers à la demande des chirurgiens-barbiers qui réalisaient essentiellement les détartrages ou les extractions. Cette précarité demeurera pratiquement jusqu'à Pierre Fauchard (1679-1761) qui révolutionnera cette discipline en lui consacrant presque entièrement son deuxième volume, abondamment illustré (7). Il décrit tous les instruments nécessaires, dont certains sont de sa fabrication ou de son invention, les étapes successives de la réalisation prothétique qu'il exécute lui-même, il améliore ainsi nettement la prothèse amovible consistant en une série de dents artificielles attachées encore par des fils aux dents restantes. Mais et surtout, il invente la prothèse fixée, les premières dents à tenon et même des bridges antérieurs de canine à canine supérieure. C'est dire le pas de géant accompli par un véritable chirurgien dentiste à qui les Américains discerneront le titre « Père de la dentisterie moderne ». Il ne pouvait tout imaginer et n'émet donc pas la moindre idée d'un possible recouvrement métallique d'une dent.

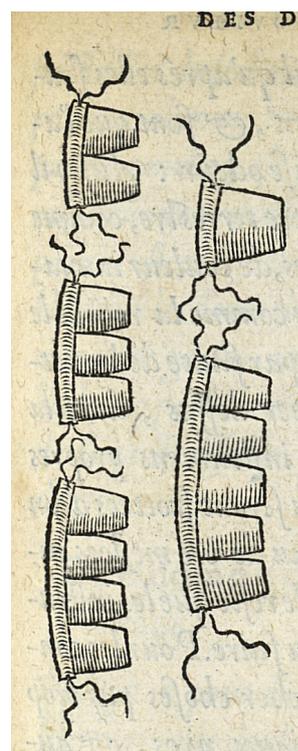


Fig. 5. Ambroise Paré, *Deux livres de chirurgie*, Paris 1573, p. 359

## Évocation de la dent d'or

C'est donc un de ses suiveurs, Claude Mouton (Fig. 6) qui va, pour la première fois évoquer l'histoire silésienne. On peut penser qu'il a dû en prendre connaissance soit par le *Journal des scavans*, soit par Fontenelle.

« Je ne crois pas que personne aujourd'hui s'avise, en traitant des divers objets de notre Art, de mettre au rang des phénomènes la Dent molaire d'or de l'Enfant de Silésie, merveille qui surprit autrefois la crédulité d'une infinité de personnes & que l'examen fit évanouir. On sait que cet adroit prestige estoit l'ouvrage d'un Orfèvre qui voulut par un essai de son industrie, éprouver la sagacité des curieux.

Et en note de bas de page, il ajoute : (« De tous ceux qui furent trompés à cette Dent, Jacques Horstius, célèbre Professeur en Médecine d'Helme stad, poussa la simplicité le plus loin. Après qu'il eut été voir & qu'il eut touché lui-même, il soutint que c'était un Phénomène fatal aux Turcs, & capable de concourir avec la Comète de 1556, à faire espérer à la Chrétienté de grands secours d'en Haut contre les Infidèles », *Vandale, de Oracul.* Liv. I.)

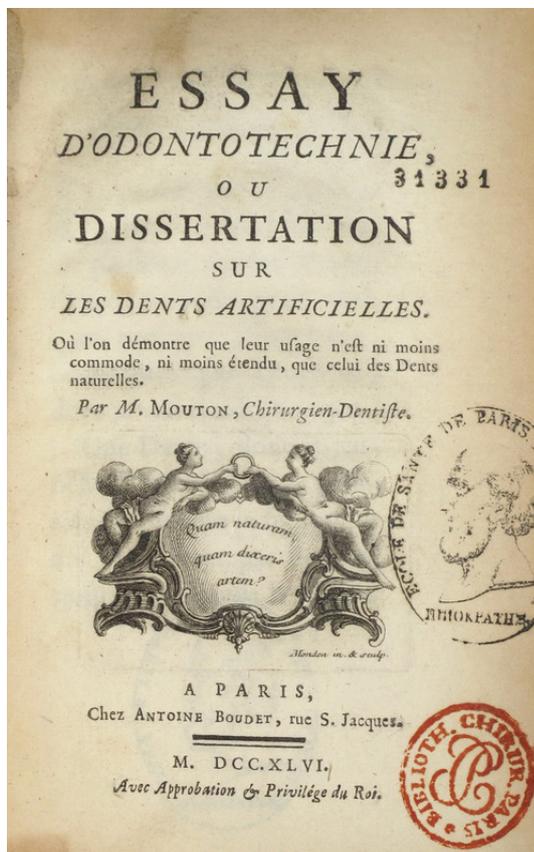


Fig. 6. Claude Mouton, *Essai d'Odontotechnie*, page de titre, Paris 1746

Et de poursuivre tout en se défendant bien de s'en être inspiré pour proposer une calotte d'or pour protéger les dents usées :

« C'est ici l'endroit de proposer une pratique utile, que l'on croira peut-être née à propos de ces fausses imaginations, mais que la réflexion seule m'a suggérée. De tous les ressorts de notre machine qui s'usent si sensiblement, les Dents ne sont pas ceux qui travaillent le moins [...] Lorsqu'il se trouve des Dents assez tendres pour s'user par le frottement des seuls alimens [...] Il faut recouvrir la Dent usée d'une *calotte d'or* qui incruste toute la surface extérieure, & qui soit ajustée de manière que elle ne puisse intercepter aucune portion d'alimens ».

Aucune image ne figure hélas dans l'ouvrage et l'on imagine une sorte de chapeau recouvrant essentiellement la face triturante, ce qu'Étienne Bourdet (1722-1789) laisse entendre dix ans plus tard, lorsqu'il fait preuve de prudence en recommandant de fixer

cette calotte par des fils à d'autres dents : « Pour empêcher que les Dents ne s'usent dans leur rencontre, quand une personne a l'habitude de grincer les Dents en dormant, & qu'il lui reste des Molaires, il faut en recouvrir une ou deux d'une calotte d'or, comme l'a fort bien imaginé M. Mouton. Mais de crainte que cette calotte ne se dérange par le frottement que les Dents opposées feront sur la pièce pendant le sommeil [...], il faut qu'elle soit percée pour recevoir un fil qui servira à la fixer, autrement, quelque bien appliquée qu'elle pût être, elle se déplaceroit à la longue » (8).

Cette dernière remarque fait mesurer l'habileté de l'orfèvre silésien qui ayant réussi à recouvrir totalement la molaire devait néanmoins s'obliger à fréquemment réappliquer cette feuille d'or autour du collet de la molaire pour en sécuriser la tenue.

Et à son tour, Anselme Jourdain (1734-1816), toujours prompt à critiquer ses pairs va proposer : « Pour empêcher les Dents de s'user dans leur rencontre » de remplacer la calotte d'or propre à protéger la dent contre l'usure due au grincement par « un cercle d'or creusé, suivant la forme des dents, & d'y loger en partie celle de l'une ou l'autre mâchoire ; de cette façon [...] le frottement ne se fera que sur le cercle [...] On a soin aussi d'attacher ce cercle » (9) Peu convaincant, ce cercle n'en ébauche pas moins le bandeau qui constituera une des parties des premières couronnes métalliques.

## Les commentateurs de la première moitié du XIXe siècle

Ils ne seront guère plus nombreux qu'au siècle précédent, mais, mieux informés, ils ne s'étonneront toujours pas de cette réalisation. En 1825, le dentiste-poète, Julien Marmont, ayant l'alexandrin facile versifie plaisamment l'histoire dans le deuxième chant de son *Odontotechnie* (Fig. 7)

## L'ODONTOTECHNIE, OU L'ART DU DENTISTE,

POÈME  
DIDACTIQUE ET DESCRIPTIF  
EN QUATRE CHANTS;

*Dédié aux Dames.*

PAR J. MARMONT,

CHIRURGIEN-DENTISTE BREVETÉ DU GOUVERNEMENT,  
REÇU PAR LA FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS,  
ET MEMBRE DE PLUSIEURS SOCIÉTÉS SAVANTES,  
INVENTEUR DU MIROIR ODONTOSCOPIQUE.



Fig. 7. Julien Marmont, *L'odontotechnie ou l'art du dentiste*, page de titre, Paris 1825

On dispute souvent sans sujet de querelle :  
 Que j'aime le récit du sage Fontenelle !  
 Un enfant, disait-on, et rien n'est plus sûr,  
 Avait une dent d'or, mais de l'or le plus pur.  
 Bientôt de tous côtés ce récit se répète,  
 Un fait si singulier est mis dans la gazette,  
 Et de savants auteurs écrivent à l'instant  
 Qu'il peut naître une dent d'or, de cuivre, ou d'argent ;  
 Chacun à ce sujet donne sa théorie.  
 Et de là maint traité plein de philosophie.  
 Pour expliquer un fait aussi prodigieux,  
 Plumes sur le papier courent à qui mieux mieux,  
 Le fait est reconnu pour certains, véritable,  
 Et l'on eût lapidé qui l'eût traité de fable.  
 Seulement les docteurs se disputaient entre eux  
 Sur l'explication de ce fait merveilleux,  
 Pour dévoiler enfin par quel secret mystère  
 La dent se trouvait d'or et non pas ordinaire.  
 Pendant plus de sept ans on écrivit sans fin,  
 Et l'on cita du grec, de l'hébreu, du latin,  
 Aristote, Hippocrate, et le docte Avicenne ;  
 Lorsqu'un jour un savant, du rare phénomène,  
 (Bien qu'à la controverse il eût déjà pris goût),  
 Crut devoir par ses yeux s'assurer avant tout...  
 La dent n'était point d'or mais aux autres pareille ;  
 Ainsi s'évanouit la pompeuse merveille.  
 De ceci la morale est facile à tirer,  
 Avant de disputer, il se faut assurer  
 Que le fait est réel et non pas chimérique ;  
 Fontenelle du moins de la sorte s'explique (10).

En 1836, Philippe Frédéric Blandin (1808-1872) dans son *ce* est le mieux instruit sur l'affaire.

« Je parlerai aussi de cette fameuse dent d'or dont les auteurs les plus récents se sont tant occupés, et au sujet de laquelle ils se sont épuisés en explications ridicules et en commentaires puérils. *Ungebaur*, qui s'est si justement moqué de la crédulité de ceux qui ont ajouté foi à ce conte absurde, croit pouvoir expliquer l'erreur par ce qui arrive quelquefois aux ruminants, dont les dents prennent la couleur des plantes à sucres jaunes dont ils se nourrissent. On lit dans une dissertation de Fulschius (*De vacillatione et palingenesia dentium*), que Rhumbaumius a vu un enfant qui avait soi-disant une dent d'or. On le montrait au public pour de l'argent et comme une rare curiosité. *Rhumbaumius* ayant fait venir un orfèvre, lui fit prendre une parcelle de la dent et la lui fit analyser. L'orfèvre déclara que c'était bien de l'or. Cependant le lendemain, Rhumbaumius examina de nouveau l'enfant ; mais il s'aperçut qu'il n'y avait plus aucune trace du petit emprunt qu'on avait fait la veille à la dent. Il se douta alors d'une supercherie, et en effet, après avoir examiné avec plus de soin qu'il ne l'avait fait jusqu'alors, il vit un petit trou au niveau de la gencive ; il y engagea la pointe d'un stylet, et parvint à détacher une lame d'or qui recouvrait une dent naturelle » (11).

## Les premières couronnes aux USA

Jusqu'à maintenant, on aura remarqué que cette dent suscitait plus d'ironie que d'intérêt technique chez ceux qui se targuaient d'être dentistes. À ce stade, il est important de souligner la suprématie de l'odontologie française au XVIII<sup>e</sup> siècle par ses nombreuses publications, par la présence de dentistes français dans toutes les cours d'Europe. D'où ceux aussi qui vont s'embarquer vers l'Amérique avec le marquis de La Fayette pour y mener la Guerre d'Indépendance. Ceux-là vont faire bénéficier les quelques rares dentistes de leur brillant savoir. Puis l'essor industriel, le développement des écoles dentaires dès la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle vont assurer aux États-Unis une indiscutable supériorité tant technique, scientifique que

matérielle. Les premières couronnes prothétiques apparaissent dès 1854 avec Dwinelle qui améliore la calotte de Mouton en la prolongeant jusqu'au collet de la dent, confirmant ainsi la brièveté de celle-ci. Et en 1869, William N. Morrison décrit dans le *Missouri Dental Journal* une couronne consistant en un anneau en bande métallique recouvert d'une face triturante soudée à celui-ci.

Et c'est donc et seulement à partir de la conception et la réalisation de ces toutes premières couronnes prothétiques que les historiens dentaires du début du XX<sup>e</sup> siècle vont enfin prendre conscience de l'exploit exceptionnel de cette histoire.

## Les commentaires des historiens dentaires au début du XX<sup>e</sup> siècle

En 1900, Lucien Lemerle (1852-1937) ajoute à l'histoire que : L'Écossais, *Duncan Liddel* (1561-1613), avait entendu dire que la dent était plus grosse que les autres et que la molaire voisine manquait, d'où il concluait à une tromperie. Il trouvait ridicules les prédictions de Horst et constatait que depuis quelque temps la plaque d'or qui recouvrait la dent était devenue trop mince de sorte que le prodige s'évanouit ainsi de lui-même. Un autre médecin de Francfort, *Balthasar Camindus* avait déjà remarqué en 1595 que le sujet ne voulait plus depuis quelques mois se laisser examiner par les savants d'où il concluait que la fameuse dent était seulement recouverte d'or et que ses racines n'étaient sûrement pas en or ».....

Et de conclure : « Cette dent était probablement la première grosse molaire permanente gauche dont la voisine, la deuxième bicuspidée n'avait pas encore fait éruption, de sorte que la dent de sept ans se trouvait seule et isolée, ce qui avait permis à un orfèvre habile et probablement facétieux d'y adapter une couronne d'or. Dans tous les cas, cette histoire permet de supposer que la première couronne d'or fut faite vers 1595 » (12).

En 1909, Vincenzo Guerini (1859-1955) après trois pages de narration, déclare :

« De toute cette histoire, nous pouvons à coup sûr, déduire une importante conclusion pour l'histoire de l'art dentaire : déjà en 1593, il y avait un artisan (nous ne savons pas s'il s'agissait d'un orfèvre ou d'un dentiste) qui savait comment construire une couronne en or, bien que ce fût dans un but de tromperie » (13). Puis en 1910, Jules-Léonard André-Bonnet (1879-1964), consacre un petit chapitre à la dent d'or en citant pour la première fois in extenso le texte de Jacob Frank. Et de conclure lui aussi : « Voilà, je crois tout simplement l'histoire de la fameuse dent d'or. Nous devons pour nous, en tirer une déduction technique. C'est qu'il y avait en Allemagne des artistes, ou tout au moins un, très capable de travailler dans la bouche et ensuite de confectionner et placer une couronne d'or. Car il est certain que c'était bien une couronne parfaitement confectionnée avec une bande d'or mince et pourvu de ses cuspides comme nous le rapporte J. Frank » (14).

Enfin Walther Wolfgang Bruck (1889- ?) publie en 1920 un ouvrage de quarante-deux pages (15) dont la plupart des historiens vont désormais reprendre les éléments. On en retiendra que l'entêtement du garçon refusant d'ouvrir la bouche aurait poussé un noble à planter son poignard dans le visage du garçon et à le blesser gravement ... Ainsi en voulant le soigner, la supercherie aurait été découverte et le garçon envoyé en prison ! et l'orfèvre en fuite...

## Conclusion

Curieusement, parmi les confrères contemporains, historiens ou pas, interrogés : pas un n'en avait entendu parler. L'étrange dans cette histoire est le retard chez les hommes de l'art à en avoir pris connaissance. Le texte de Jacob Frank en langue vernaculaire était accessible à ceux qui auraient pu être particulièrement intéressés, et encore plus avec les textes en français, à partir de 1660. Pierre Fauchard ignore tout : ses sources principales, *la Recherche de la vraie anathomie* (16) (1582) d'Urbain Hémarde (1548 ?-1592), très « inspiré » du *Libellus de dentibus* d'Eustache (1563) ou de la *Dissertation sur les dents* (17) (1679) de Bernardin Martin (1629-169 ?), lui-même très proche du Coloquio breve (18) (1557) de Francisco Martinez de Castrillo (c. 1525-1585) ne pouvaient lui en révéler l'existence. Seul, l'apothicaire Bernardin Martin aurait pu la connaître. Le mieux informé ou lettré serait Claude Mouton qui n'exprime que de façon très ambiguë une certaine admiration et qui en tire profit. Ce n'est donc qu'après les premières conceptions de couronnes américaines que cette « couverture » d'or silésienne prendra triomphalement et à tort le statut de première couronne en or. Car la molaire de l'enfant n'avait subi aucune préparation, nécessaire à rendre de dépouille la dent à couronner ; elle avait simplement été en quelque sorte soigneusement « empaquetée » comme le Pont-Neuf par Christo (Fig. 8). Et si l'on veut raison garder, intitulons-la « première ébauche d'une coiffe métallique ayant pu s'apparenter à une couronne dentaire ».

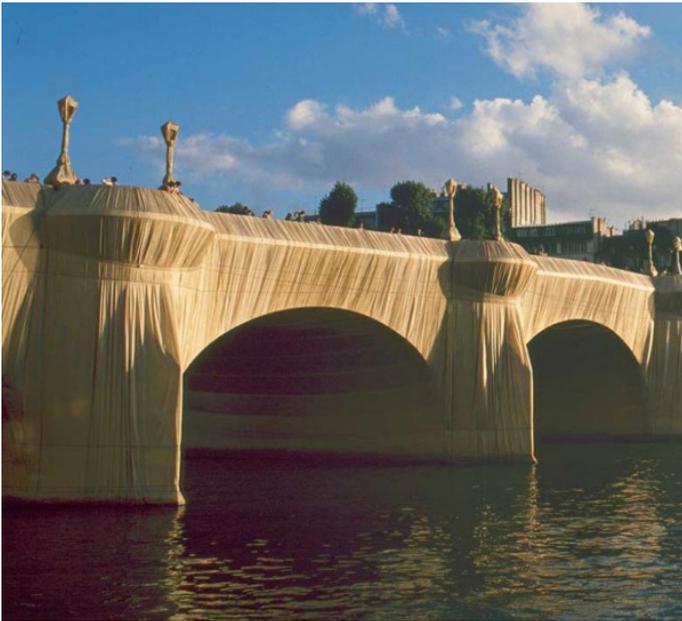


Fig. 8. Christo, empaquetage du Pont-Neuf, 22/09/1985 (modifié)

Ce texte développe une partie de l'exposé « *Diagnostic, polémique et technique. L'histoire de la dent d'or* » présenté par J. Vons et moi-même au Colloque Littérature et médecine. XVI-XXIe siècles le 21 novembre 2019 à la BIU Santé (Paris), organisé par J. Vons (SFHM) et C. La Charité (SHLF). (*Revue d'Histoire littéraire de la France*, décembre 2020, N°4, p. 831-844)

## Notes

1. Tallemant des Réaux (1619-1692), *Historiettes*, T. II. « Mademoiselle de Gournay, fille d'alliance de Montaigne, avait un râtelier de dents de loup marin, elle l'ostait en mangeant mais le remettait pour parler plus facilement et cela assez adroitement à table, quand les autres parlaient elle ostait son râtelier et se despeschait à doubler les morceaux après elle remettait son râtelier pour dire sa râtelée »

## Bibliographie

- (1) MOUTON Claude, *Essay d'odontotechnie ou dissertation sur les dents artificielles, où l'on démontre que leur usage est néanmoins commode, ni moins étendu que celui des dents naturelles*, Paris, Antoine Boudet, 1746, p. 131-137.
- (2) GILLES Arnaud, *La fleur des remèdes contre le mal des Dents*, A Paris, pour l'Auteur demeurant en l'Isle du Palais, place Dauphine à l'enseigne des trois dents d'Or, 1622.
- (3) VONS Jacqueline, « Diagnostic, polémique et technique. L'histoire de la dent d'or », *Revue d'histoire littéraire de la France*, décembre 2020, N°4, p. 835-836.
- (4) FRANK Jacob, *Histoire merveilleuse d'une dent d'or creue en la bouche d'un garçon en Silésie*, Tourné de l'Allemand de Jacob Frank, Paris, Denis Duval, 1594, p. 3-8.
- (5) FONTENELLE Bernard Le Bouyer de, *Histoire des oracles*, 1re Dissertation, chapitre iv, Paris, 1687.
- (6) EUSTACHE Bartholomeo, *Libellus de dentibus*, Venise, Vincenzo Luchino, 1563, p. 66. <https://www.biusante.parisdescartes.fr/eustache/debut.htm>
- (7) FAUCHARD Pierre, *Le Chirurgien Dentiste ou Traité des dents*, Paris, Jean Mariette, 1728, Paris, Pierre-Jean Mariette, 1746.
- (8) BOURDET Étienne, *Recherches et observations sur toutes les parties de l'art du dentiste*, Paris, chez Jean-Thomas Herissant, Libraire, rue S. Jacques, à S. Paul & à S. Hilaire, 1757, t. I, p. 175-176.
- (9) JOURDAIN Anselme-Louis-Bernard-Brechillet, *Traité des dépôts, dans le sinus maxillaire des fractures et des caries dans l'une et l'autre mâchoire*, Paris, L. Ch. d'Houry, 1760, p. 316-317.
- (10) MARMONT Julien, *L'odontotechnie ou L'art du dentiste : poème didactique et descriptif en quatre chants ; dédié aux dames*, chez l'auteur, perron du Palais-Royal, 1825, p. 36-37.
- (11) BLANDIN Philippe Frédéric, *Anatomie du système nerveux considérée dans l'homme et les animaux*, Paris, J. B. Baillière, 1836, Cinquième période de Harvey à Bichat, p. 26-27.
- (12) LEMERLE Lucien, *Notice sur l'histoire de l'art dentaire depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours*. Paris, bureaux de l'Odontologie, 1900, p. 62-64.
- (13) GUERINI Vincenzo, *A history of dentistry from the most ancient times until the end of the eighteen century*, Philadelphia and New-York, Lea & Febiger, 1909, p. 217.
- (14) ANDRE-BONNET Jules-Léonard, *Histoire générale de la Chirurgie dentaire*, Paris, Société des auteurs modernes, P. C. Ash, 1910, p. 117-122.
- (15) BRUCK Walther Wolfgang, *Die historie von die güldenen Zahn eines schlesischen Knaben* 1593, Berlin 1920.
- (16) HEMARD Urbain, *Recherche de la vraie anathomie des dents, nature et propriété d'icelles*, Lyon, Benoist Rigaud, 1582. Réédition Rodez, Société des lettres, sciences et arts de l'Aveyron, 2009.
- (17) MARTIN Bernardin (1629-169 ?), *Dissertation sur les dents*, Paris, Denis Thierry, 1679.
- (18) MARTINEZ de Castrillo Francisco (c. 1525-1585), *Coloquio breve....*, Valladolid, Sebastian Martinez 1557. *Dialogue bref et concis sur la denture et ce chef d'œuvre qu'est la bouche*, édition de M. Ruel-Kellermann, Gérard Morisse, Collection Pathographie – 5, Paris, De Bocard, 2010.

# Jean-François Capperon, le bourgeois- gentilhomme de l'art dentaire

## Jean-François Capperon, a commoner gentleman

### Thierry Debussy

Docteur d'État en Odontologie

Membre associé de l'Académie nationale de Chirurgie Dentaire

### Correspondance

52, Ile de Beauté 94130-Nogent-sur-Marne

thierry.debussy@gmail.com

#### Mots-clés

- Jean-François Capperon
- Opérateur du Roi
- Claude Capperon
- Dentiste
- Port de Rochefort

#### Résumé

Né en 1695 dans la bourgeoisie commerçante parisienne, Jean-François Capperon devient rapidement expert-dentiste et se pourvoit des charges d'opérateur du Roi et d'opérateur ordinaire. S.M. l'honore de sa faveur et lui consent de nombreuses libéralités avant de l'anoblir en décembre 1745. Il meurt le 16 octobre 1760. Son frère cadet et élève, Claude est dentiste du port de Rochefort et finit sa carrière comme chirurgien-major des Armées du Roi.

#### Keywords

- Jean-François Capperon
- Operateur du Roi
- Claude Capperon
- Dentist
- Rochefort harbour

#### Abstract

Born in 1695 in Paris, stemmed from commoner tradespeople, Jean-François Capperon quickly becomes expert-dentiste and opérateur du Roi. Being in high favour, he gets ennobled in december 1745 and is dead on october 16th 1780. His younger brother and pupil, Claude is dentist in Rochefort harbour before becoming a surgeon in the king's army.

### Le milieu familial

Rien de prime abord ne semble prédisposer Jean-François Capperon à embrasser l'état de dentiste ; il naît vers la fin de 1695 (1) de Paul Capron, marchand-boucher et bourgeois de Paris (CARAN, Y//4001 C) (2), et de Marie-Marguerite Fleury. On ne relève aucun membre du corps médical parmi sa parentèle. Il passe sa jeunesse rue de la Colombe (3), dans l'île de la Cité.

### Une belle carrière

Après les deux ans d'apprentissage requis, il parfait ses connaissances comme compagnon chez un maître chirurgien et est reçu très vite dentiste-expert, l'édit de 1699 ne prévoyant que le contrôle des aptitudes des impétrants. Dès le 18 novembre 1719, il obtient la survivance de la charge d'opérateur pour les dents du Roi alors tenue par C.-A. Forgeron, et sans doute

acquise grâce à l'héritage de son père disparu peu avant, faveur assortie d'un brevet d'assurance de 30.000 livres (4) (CARAN, O/1/63). (Fig. 1)

Brevet d'assurance de 30000 livres pour  
 François Capperon pourvu en survivance de  
 charge d'opérateur pour les dents  
 aujourd'hui le 18. de Novembre 1719 L. R.  
 etant à Paris ayant pourvu Jean François Cap  
 aron de survivance de la charge de son opera

Fig.1. Brevet d'assurance de 30.000 livres du 18 nov. 1719

Capperon, qualifié chirurgien et premier opérateur du Roi, se marie le 30 janvier 1720 à Saint-Germain-l'Auxerrois avec Anne-Pélagie Le Vigneur (CARAN, O/1/79) (5), baptisée le 18 octobre 1696 dans cette même église, fille de feu Jacques Le Vigneur, marchand et bourgeois de Paris, et d'Anne-Geneviève Ruby. Sa belle-famille a quelque lustre; Arnaud-Claude Ruby de Marsilly, capitaine de dragons et oncle de sa femme, figure parmi les témoins de leur mariage. Nicolas, frère cadet de Pélagie, sera prêtre et bachelier en théologie ; leur sœur aînée Anne-Louise a épousé en premières noces François-René de Vieussens, Trésorier de France à Montpellier, médecin ordinaire du Roi (6) (CARAN, MC/ET/XCV/130). (Fig. 2)

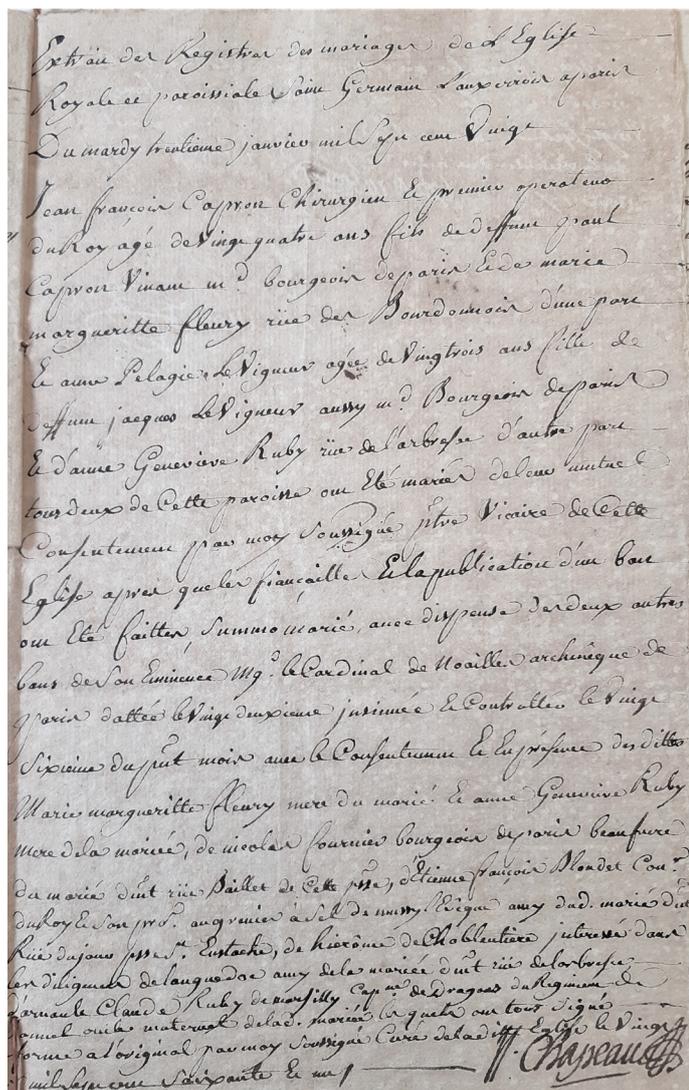


Fig. 2. Acte du mariage Capperon-Le Vigneur

La faveur royale lui est déjà acquise : le 14 janvier 1725, il reçoit un brevet de 2.000 livres de gratification « pour l'indemniser de l'abandon qu'il a fait de son établissement à Paris » (CARAN, O/1/68). (Fig. 3). Cela ne l'empêche pas d'intervenir, pour soulager les personnes de qualité embastillées, sur la demande du lieutenant de police Hérault qui écrit que « les sieurs Capperon et Fauchard pour les dents[...] paraissent les plus recherchés pour ces sortes de maladies » (Funk-Brentano, p.278) ; à la fin de 1727, en récompense de ses services, S. M. lui octroie une gratification supplémentaire de 600 l., qui viennent s'ajouter aux 600 l. de ses gages et aux 1.095 l. de son ordinaire (P. Simplicien, p.143).

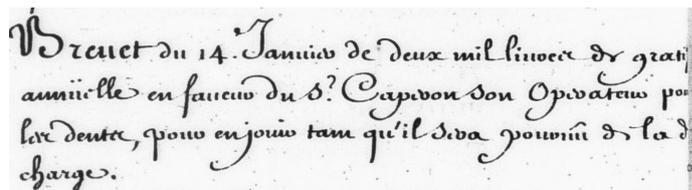


Fig. 3. Gratification de 20.000 livres, 14 janvier 1725 (O 1 68)

Le 21 avril 1725, « considérant qu'ils n'ont aucun enfant vivant de leur mariage », les époux Capperon s'étaient consentis une donation au dernier vivant; dès le surlendemain, Nicolas, frère de Pélagie et tuteur de leur sœur mineure Louise, fit valoir qu'une clause de leur contrat de mariage interdisait à son beau-frère Jean-François de recueillir tout ou partie de la succession de leur père Jacques Le Vigneur. Le couple s'était donc désisté mais l'épisode dut laisser des traces (CARAN, MC/ET/VI/657). Un acte du 5 août 1735 le ferait supposer ; y est constaté le remboursement par Pélagie, « épouse de sr Jean-François Capperon, chirurgien dentiste ordinaire du Roi et de la Reine », à sa sœur Anne-Louise, veuve de F.-R. de Vieussens, de 1248 l. 15 s. « sur ce qu'elle lui peut devoir de ses pension et nourriture [...] à compter dudit jour 26 novembre 1733, à raison de 1.200 l. par an » (CARAN, MC/ET/XCV/130). Il devait donc y avoir séparation de corps mais pas encore de biens, ce qui n'allait pas tarder. (Fig. 4)

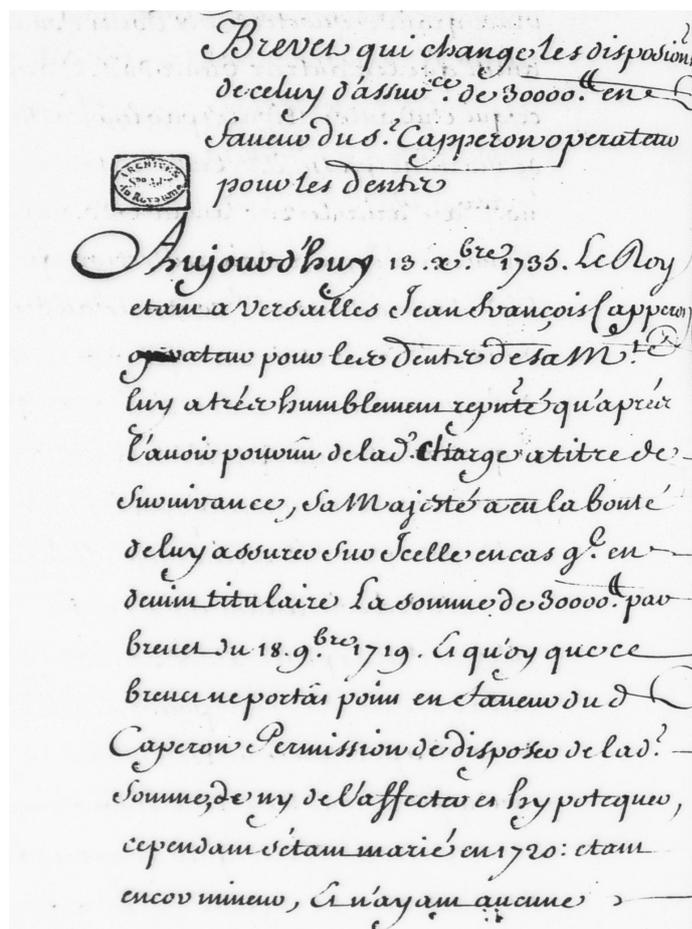


Fig. 4. Brevet affectant les 30.000 livres à la garantie des douaire et dot de P. Le Vigneur (O 1 79)

Le 13 décembre suivant, un brevet royal (CARAN, O/1/79) vient préciser les termes de celui du 18 novembre 1719, qui ne donnait pas « en faveur dudit Capperon permission de disposer de [...] ladite somme de 30.000 l.[qui] demeure par prévoyance affectée pour sûreté des dot et douaire de [...] sa femme » (CARAN, MC/ET/XCV/130).

Une des charges d'opérateur ordinaire du Roi s'étant trouvée vacante, par le décès de son titulaire Alexandre Le Roy, le 5 septembre 1735, Capperon s'en fait pourvoir le 10 janvier suivant (O/1/80) et, nouvelle grâce, se voit attribuer le 1er mars « les récompenses attachées à la charge de notre opérateur ordinaire [...] depuis le jour 5 septembre jusque et compris le 31 décembre suivant », bien qu'il n'ait prêté le serment requis pour parfaire son entrée en charge que le 14 janvier.

Outre le Roi et la Reine, Capperon compte au nombre de ses pratiques le Dauphin et son fils le duc de Bourgogne ; attaché à la Maison de Pierre-Charles de Lorraine (7), il est encore dentiste de l'École Militaire, charge qu'il occupera en théorie jusqu'à sa mort bien que ce soit Mouton, son survivancier, qui en fera en fait le service (8) (Dagen, p.721-726).

(Fig. 5) Une partie de sa vie privée nous est révélée à l'occasion de l'octroi d'une nouvelle grâce : « Aujourd'hui, 30 janvier 1740, le Roi[...] voulant gratifier[...] le sr Caperon, [...] lui [...] fait don d'un terrain, situé place du Vieux Louvre, tenant d'un bout au fossé et de l'autre au pavillon saillant dudit Louvre, de la longueur de 18 toises 2 pieds et de 21 pieds de largeur, [...] pour y faire construire à ses frais des baraques de pareille hauteur à celles qui sont bâties [...] et en outre S.M.lui [...] fait don d'une petite cour joignant ce terrain ci-dessus[...] pour led. sr Caperon en jouir sa vie durant et après son décès les nommées Marie-Claire Aumont du Moutier et Marie-Françoise Rombrette[...], lesd. portions de maison demeurant libres après la mort de chacune d'elles pour en être par S.M. disposé ainsi qu'elle avisera bon être » (CARAN, O/1/84).

Fig. 5. Don d'un terrain place du Vieux Louvre, 30 janv.1740 (O 1 84)

La séparation de biens est alors effective, Pélagie Le Vigneur n'étant pas au nombre des bénéficiaires de cette libéralité (9) ; « elle s'était dégoûtée d'un époux qui avait été trop longtemps son mari et celui de bien d'autres pour intéresser encore son cœur » (Imbert de Boudeaux, p.40), car, à force de cotoyer les personnes de qualité, son époux en a pris les travers. Marie-Claire Aumont du Moutier (10) était « venue des amours du sr Capron, dentiste avec une nommée Dumoutier » (ca 1738). On peut aussi s'interroger quant à l'origine de Marie-Françoise Rombrette, donnée pour fille de feu Jean-François Rombrette et de Marie-Catherine Lebellet ; celle-ci naît en effet ca 1733, à l'époque où la mésentente s'installe entre Pélagie et son mari. Ce dernier, curieusement inquiet de l'avenir de l'enfant, constitue devant Me Doyen diverses rentes viagères qui devront lui échoir après son décès (5 juillet 1743, 72 l., 25 juin 1744, 120 l.) (CARAN, MC/ET/XCVII/386) ; il deviendra d'ailleurs son tuteur par sentence du Châtelet en date du 20 février 1748 (CARAN, MC/ET/CXV/571).

## La consécration (Fig. 6).

Fig. 6. Lettres de noblesse, déc. 1745 (O 1 89)

Voulant reconnaître les longs services à lui rendus par Capperon, le Roi l'anoblit en décembre 1745, sans évoquer sa descendance parce que manifestement inavouable (CARAN, O/1/89, Z/1a/607), et le gratifie d'un écu d'argent à un chevron d'azur accompagné de trois fraises (ou capérons) au naturel, tigées et feuillées de sinople, 2, 1.(Fig. 7). Nombreux sont ceux qui lui envient ces marques de faveur et qui le moquent par dépit : « on demandait ces jours-ci à Capperon, qui est bien le plus grand fat qui soit sous le ciel et la plus lourde bête, à quoi il s'occupait dans ses moments de loisirs : à composer des pensées de La Rochefoucauld, répondit-il froidement, cela m'amuse, cela me délasse de mon travail » (Larchey, p.181). On ne lui passe rien et on le dénigre dès qu'il se présente une occasion : « Malgré l'habileté du sr Capron et l'opinion que tout le monde a de sa réputation, il cassa, avant-hier, deux dents au Roi, en les lui accommodant, et l'on a admiré la patience de S. M. qui a souffert extraordinairement sans se plaindre et sans dire des choses trop désagréables à ce dentiste. Ce n'est pas la première fois qu'on se plaint de lui dans le monde sur de semblables sujets » (Journal de police, p.199).



Fig. 7. Armes J.-F. Capperon

Lorsque S.M. est en déplacement, la présence de son dentiste attitré est requise. Ainsi, en mai 1745, Capperon accompagne Louis XV, parti rejoindre son armée engagée dans les Pays-Bas autrichiens. Dans le courant d'août 1746, le Roi y repart; avant de quitter Versailles, il laisse des instructions concernant Capperon, qui devra le rejoindre à Bruxelles où il prendra ses ordres (notes Dagen). On ne sait rien de plus de ses expériences de la vie militaire.

Au début de 1743, il a fait la connaissance de Robert Bunon, qui lui a soumis le texte de son *Essay sur les maladies des dents*(11). Bien en cour, il va s'efforcer de l'y introduire et c'est probablement sur sa recommandation que Bunon obtient d'être nommé chirurgien dentiste de Mesdames, filles du Roi, le 27 septembre 1747. Capperon en vient à envisager de lui céder la survivance de sa charge d'opérateur ordinaire mais l'intéressé s'éteint le 25 janvier suivant.

Aussi, le 22 février 1748, Capperon fait-il affaire avec Mouton. L'acquéreur jouira du même avantage que le cédant concernant les 30.000 livres du brevet de retenue accordées à ce dernier par le Roi sur lad. charge (CARAN, MC/ET/XCVII/386).

Puis, par contrat du même jour, il marie sa pupille mineure à « Claude Mouton, chirurgien dentiste du Roi, demeurant à Paris, rue de l'Arbre Sec, fils de feu Vital Mouton et de Jeanne Naute Dusson », lui constituant une dot de 18.000 l., à laquelle se rajoute la jouissance viagère de la moitié du terrain situé place du Vieux Louvre, en vertu du brevet du 30 janvier 1740, estimée 10.000 l. Quant aux avoirs du futur, ils représentent également 10.000 l. ; s'y ajoute « le traité en survivance de la charge de chirurgien dentiste du Roi, qu'il vient de faire avec led. sr Capperon » (CARAN, MC/ET/CXVI/571), que le Roi continue d'ailleurs d'honorer de sa faveur et auquel il accorde le 1er mars 1748 « la jouissance à vie seulement d'un terrain [...] à Versailles vis-à-vis l'avenue de Paris, faisant partie de l'enclos de la butte de Montboron [...], contenant 3 arpents 71 perches de superficie environ » (12) (CARAN, O/1/92).

Un nouveau brevet du 12 mars 1749 confirme le précédent, tout en « accordant au sr Claude Mouton, aussi chirurgien de S.M. en survivance dudit sr Capperon et à Marie-Françoise Rombrette, sa femme, la survivance dud. emplacement pour en jouir après le décès dud. sr Capperon, en survivance l'un de l'autre aux mêmes conditions portées par led. brevet du 1er mars 1748 » (CARAN, O/1/93).

(Fig. 8). C'est au tour de la Reine, le 2 mai 1749, de manifester sa reconnaissance à Capperon, en lui faisant cadeau d'un très beau cartel en bronze doré (13).



Fig. 8. Cartel offert par la Reine Marie Leczinska

Par une lettre ministérielle du 15 février 1751, lui est encore octroyé le privilège de louer des brouettes, tirées par un homme, pour la promenade du public dans le parc de Versailles, à l'exception des cours du château réservées aux brouettes des courtisans (Boreau de Roince, p.168).

Le 30 juillet 1752, « comme[...] les [...] embellissements qu'avait faits led. sr Capperon, non seulement sur led. emplacement mais aussi sur une augmentation de terrain [...] sur lad. butte de Montboron, [...], contenant 3 arpents 57 perches ou environ, lui ont occasionné beaucoup de dépenses, [...] désirant donner aud. sr Capperon une nouvelle marque de sa bonté, S.M. lui a [...] fait don à perpétuité desd. emplacements contenant ensemble 6 arpents 57 perches 8 toises environ » (CARAN, O/1/96), don confirmé le 12 février 1755 (CARAN, O/1/99).

Le 13 octobre 1753, Capperon démissionne de sa charge de chirurgien opérateur ordinaire du Roi (Vanin, notaire à Paris), et la cède à Mouton le 16, « moyennant la somme de 28.000 l. [...] en déduction de laquelle somme et pour demeurer quitte envers led. sr Capperon de celle de 9.000 l., led. sr Mouton et dame Marie-Françoise Rombrette, son épouse, par acte passé devant led. Me Vanin, son confrère, à l'instant désisté de la jouissance que le Roi [...] avait bien voulu leur accorder par brevet du 12 mars 1749 d'un terrain situé à Versailles vis-à-vis l'avenue de Paris, dans le clos des Réservoirs [...], contenant env. 3 arpents, laquelle jouissance ne devait commencer que du jour du décès

dud. sr Capperon, auquel S.M. avait en premier lieu accordé la jouissance du terrain par brevet du 1er mars 1748 et [...] en a ensuite donné la propriété par autre brevet du [30 juillet 1752], en déduisant cette somme de 9.000 l. à laquelle est fixé [...] le désistement de jouissance des sr et dame Mouton sur le terrain de 3 arpents, reste la somme de 19.000 l. que led. sr Mouton a présentement déposé aud. Me Vanin pour être par lui remise [...] aud. sr Capperon, aussitôt que led. sr Mouton sera revêtu de sa charge ». Le versement est effectué le 9 novembre suivant (CARAN, MC/ET/CXVI/673).

Un rapport de police du 28 décembre 1759 (Larchey, p.181-185) nous renseigne sur le devenir de Marie-Claire Aumont Dumoutier et de sa mère, « à qui elle a fait des rentes, et entre autres 800 l. sur la tête de la jeune personne dont il est ici question, qu'il [Capperon] paie très exactement, quoiqu'il ait en quelque façon abandonné la mère et la fille, qui demeurent ensemble rue Saint-Honoré, au Café Allemand, au 1er étage vis-à-vis des écuries de Monseigneur. Laquelle rupture[...] d'entre M. Capron et la demoiselle Dumoutier, n'est venue que sur les assiduités d'un nommé M. de Saint-Léger[docteur-régent de la Faculté de médecine], demeurant rue Neuve-des-Petits-Champs, au coin de la rue Gaillon, homme à équipage, qui plut à cette dame, et à qui elle convint aussi, lequel continua, au lieu et place dud. sr Capron, de fournir aux frais de la maison, toujours convoitant les charmes naissants de la demoiselle de Rottemond (14), jusqu'à ce qu'il imaginât qu'elle eût atteint l'âge suffisant pour recevoir le prix de la perte de sa sagesse. Mais il attendit trop tard. Cette jeune enfant, qui ne recevait ses caresses préparatoires et ses instructions que comme venant de la part d'un ami de la Dumoutier, qu'elle savait bien n'être que sa mère putative, se prêta bien plus aisément aux fleurettes que lui débitait journellement le sr Larrivey, chanteur à l'Opéra, qui demeurerait alors, il y a de cela près de trois ans, même maison, et qui avait un accès chez la dame Dumoutier, par relation de ses talents avec ceux de la demoiselle, pour lequel elle devint sensible et ne laissa échapper aucune des occasions de le voir en secret, et de lui donner les dernières preuves de son amour [...] Mais led. sr Larrivey étant venu à déménager, elle n'eut plus tant d'occasions de lui prodiguer ses faveurs ; et son tempérament la sollicitant, les propos libidineux dud. sr de Saint-Léger se firent place dans son cœur et furent reçus. Des paroles on en vint aux effets et cet homme, dont les dehors en imposent d'autant mieux qu'il affecte un air composé, cueillit ses roses, croyant qu'elles étaient les premières fleurs du jardin qu'il cultivait ». Or le barbon s'aperçoit malheureusement que l'objet de sa concupiscence retrouve de temps à autre le sr Larrivey et il s'en ouvre à la Dumoutier qui « frappa très rudement sa fille et lui fit des menaces si fortes de la faire enfermer que cette jeune fille se crut perdue et employa toute sa souplesse à s'évader de chez cette mère en colère ». Elle trouve refuge dans une maison de tolérance bien connue de la police ; l'inspecteur Marais, sollicité par la mère, accompagnée du sr de Saint-Léger, ne peut que la leur remettre. « Si le sr Capron savait que cette Dumoutier, au lieu de s'occuper à élever leur fille dans l'honnêteté, l'a pour ainsi dire prostituée, il la retirerait d'avec elle et la mettrait au couvent jusqu'à ce qu'il se rencontrât pour elle quelque établissement sortable au bien qu'il lui a fait et à celui qu'il a promis de faire encore par la suite[...] Il y a de quoi faire dans cette jeune personne, la plus jolie maîtresse qu'on puisse rencontrer. Elle réunit à la figure la plus intéressante beaucoup de talent et infiniment d'esprit » (15)...

Capperon meurt le 16 octobre 1760 et est inhumé le 18 dans l'église St Symphorien de Versailles (CARAN, MC/ET/XCV/275) (Fig. 9). Pélagie, sa veuve, lui survit jusqu'au 30 novembre 1763, date de son décès à Marly-le-Roi.

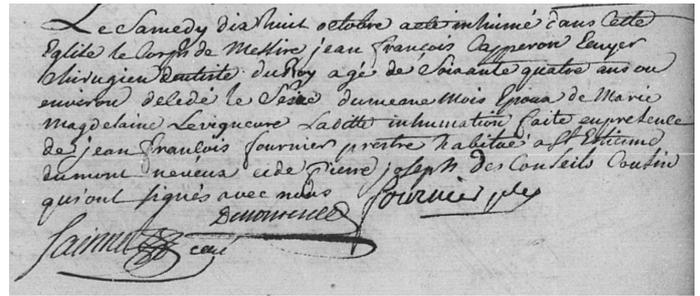


Fig. 9. Acte d'inhumation de J.-F. Capperon, 18 oct. 1760

(Fig. 10). Dès le 18 décembre, le Roi mandate le sr Rolland, commissaire au Châtelet, pour récupérer au domicile parisien du défunt « une cassette remplie de différents outils pour les soins, appartenant à Madame la Dauphine » et éventuellement « d'autres cassettes d'instruments servant à la profession de dentiste [...] qui auraient été faits pour le service de la famille royale » (CARAN, O/1/104).

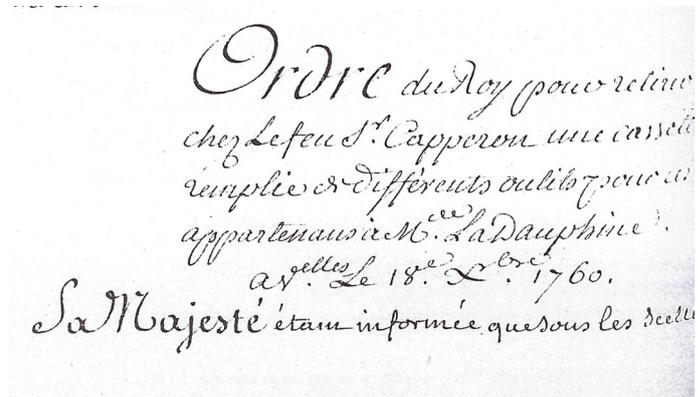


Fig. 10. Récupération des instruments de la Dauphine, 18 déc. 1760 (O 1 104)

## Ses élèves

Claude Capperon, son frère cadet, apprend certainement les rudiments du métier auprès de lui avant le 15 octobre 1736. (Fig. 11). Maurepas, secrétaire d'État à la Marine, écrit en effet à cette date à François de Beauharnais, commissaire du Roi en Anis : « ...On me propose l'entretien d'un chirurgien dentiste à Rochefort comme très utile aux équipages et aux soldats qui sont fréquemment atteints de scorbut au retour de campagnes et principalement de Canada et de l'Île Royale et l'on prétend que le sr Caperon, frère du chirurgien dentiste du Roi, remplirait bien ce poste ; mandez-moi votre avis sur cette proposition » (S.H.D., 1E 125, p.342). Il lui est répondu favorablement et Maurepas fait savoir ses conditions le 19 novembre suivant : « Suivant votre avis, Monsieur, j'ai promis au sr Capperon son entretien en qualité d'aide-chirurgien dentiste et vous l'emploierez dans l'état du port [de Rochefort] à 40 l. par mois en vertu de l'ordre ci-joint » (S.H.D., 1E 125, p.421). (Fig. 12). Claude Capperon ne reste que peu de temps à ce poste d'après un courrier de Maurepas adressé le 21 décembre 1738 au même correspondant : « Le sr Caperon m'a proposé, Monsieur, un de ses garçons pour remplacer son frère qui était chirurgien dentiste à Rochefort mais avant que de me déterminer sur ce choix, je suis bien aise de savoir si vous jugez cet emploi de quelque utilité et s'il n'y a aucun des chirurgiens entretenus qui pût y suppléer en cas de nécessité. J'ai d'autant plus lieu de vous demander votre avis qu'il n'y avait point eu de chirurgien dentiste dans le port avant Caperon... » (S.H.D., 1E 128, p.937). Le 3 janvier, Beauharnais répond par l'affirmative et Maurepas conclut le 18 : « Puisque vous estimez, Monsieur, qu'il est utile d'entretenir un chirurgien dentiste à Rochefort et que

les officiers d'infanterie s'en sont bien trouvés pour leurs soldats, je ferai avertir le sr Caperon de vous envoyer son garçon qu'il m'a proposé pour cet emploi... » (S.H.D., 1E 129, p.37).

On me propose l'entretien d'un chirurgien  
Dentiste à Rochefort comme un utile aux  
Equipages et aux soldats qui sont fréquemment  
attaqués de scorbut avec tout des campagnes  
et principalement de cette fondact de l'île  
Royalle, et l'on prend que les Caperon fils  
du chirurgien dentiste du Roy rempliraient bien  
porte, muni de moy votre avis sur cette  
proposition.

Fig. 11. Lettre de Maurepas proposant Claude Capperon pour le poste de chirurgien dentiste au port de Rochefort (1 E 125)

Claude Capperon paraît être muté à Brest ; il passe par la suite dans l'infanterie et est pensionné en 1777 à 600 l. sur le Trésor royal en considération de ses services et pour sa retraite en qualité d'ancien chirurgien-major à Orléans-Infanterie (Arch. parl., p.58).

Paris le 17 Decembre 1777  
937  
Le sr Caperon m'a proposé muni de  
un de ses garçons pour remplacer son  
frère qui est chirurgien dentiste  
à Rochefort, mais avant que de  
me déterminer sur le choix, j'ai  
bien aise de savoir si vous jugez  
cet employ de quelque utilité et si il  
n'y a aucun des chirurgiens entretenus  
qui peut y suppléer en cas de nécessité.  
J'ay d'autant plus lieu de vous  
demander votre avis qu'il n'y a  
point eu de chirurgien dentiste dans  
le Port avant Caperon.

Fig. 12. Claude Capperon quitte Rochefort (1 E 128)

Delafeuille (Museum, p.9), avant 1747, puis dentiste à Reims, lèguera ses instruments à Museum.

Madame Rauxcourt, avant 1750, date à laquelle elle s'installe à Londres, quartier de Soho (Cunin, p.211).

Louis Lafforgue (1730-1802), entre 1747 et 1757, successeur de Lécluze auprès du roi Stanislas (Baron, p.94).

## Conclusion

Jean-François Capperon est le premier praticien de l'art dentaire à obtenir une réussite sociale hors du commun et il en aura été assurément fort jaloux. Il faudra attendre Etienne Bourdet pour retrouver un parcours aussi brillant, sinon davantage, mais tandis que ce dernier a laissé dans la profession le souvenir de son habileté et de ses connaissances, on peut s'étonner ce ne soit pas le cas de Capperon qui semble n'avoir produit aucun ouvrage et dont on s'est plu complaisamment à rapporter tant la maladresse que la vanité. Faut-il y voir la reconnaissance implicite de ses talents car « rien n'est si difficile à pardonner que le mérite » ? (Diderot, p.104).

## Notes

1. Acte non retrouvé, cf. ses actes de mariage et décès.
2. Nomination d'un tuteur pour les enfants de feu Jean Fleury, marchand et bourgeois de Paris le 25 septembre 1684 en présence de *Paul Capperon, marchand-boucher et bourgeois de Paris, oncle paternel à cause de Marie Fleury, sa femme.*
3. Notes Dagen. Elle reliait l'actuelle rue des Chanoinesses à la rue des Ursins.
4. Forgeron, qui a obtenu un brevet d'assurance de 5.000 l. le 5 juin 1717, teste le 18 octobre 1719 (Me Verani, Arch.Dép. Seine, DC 6215) ; il conserve sa charge jusqu'en 1722.
5. Contrat Me Huvel, Paris, 20 janvier 1720.
6. Fils du célèbre anatomiste Raymond de Vieussens, il a repris la survivance de sa charge de médecin du Roi en juillet 1712.
7. P.-C. de Lorraine, lieutenant général des armées du Roi, possède diverses maisons à Yerres (Essonne), dont Capperon surveille les réparations. En remerciement, il lui fait don de l'une d'elles d'une valeur de 15.000 l. (CARAN, YII/74, Dagen p.722).
8. Quoique nommé dentiste à l'École Militaire le 20 juillet 1753 (CARAN, MC/ET/XCVII/386), Mouton fait remarquer, le 4 janvier 1759, que ce service est gracieux, Capperon, rarement présent, touchant la totalité des gages. Il est décidé que ceux-ci seront partagés équitablement entre eux mais c'est toujours Mouton qui interviendra (Dagen, p. 726).
9. Le 16 février 1743, *Anne-Pélagie Le Vigneur femme séparée quant aux biens de sr Jean-François Capperon, chirurgien ordinaire du Roi* et sa sœur Anne-Louise introduisent une requête pour entrer en possession des avoirs de leur frère Jacques-Gabriel (CARAN, YII/4608 B).
10. La « connaissance » de Capperon, majeure en 1746, habite rue Saint-Roch (notes Dagen, p.15) et semble être une personne issue du meilleur monde.
11. « Selon un célèbre dentiste dont l'autorité seule en cette matière pourrait tenir lieu de démonstration [en note, Capperon] ... »

12. Et non 30 arpents dixit Dagen (p. 722).
13. Cartel attribué à J.-J. de Saint-Germain, cadran et mouvement de Jean-Baptiste III Baillon (Sotheby's, lot 80)
14. C'est sous ce nom qu'elle est connue dans le milieu de la galanterie.
15. Enceinte des œuvres du médocastre, elle aurait donné le jour à Charles Geille de Saint-Léger, inspecteur des douanes à La Ciotat sous l'Empire.

## Manuscrits

- Arch. Dép. Seine, DC 6215
- CARAN, O/1/63
- CARAN, O/1/68
- CARAN, O/1/79
- CARAN, O/1/80
- CARAN, O/1/84
- CARAN, O/1/89
- CARAN, O/1/92
- CARAN, O/1/93
- CARAN, O/1/96
- CARAN, O/1/99
- CARAN, O/1/104
- CARAN, Y//74
- CARAN, Y//4001 C
- CARAN, Y//4608 B
- CARAN, Z/1a/607
- CARAN, MC/ET/VI/657
- CARAN, MC/ET/XCV/130
- CARAN, MC/ET/XCV/275
- CARAN, MC/ET/XCV/673
- CARAN, MC/ET/XCVIII/386
- CARAN, MC/ET/CXV/571
- Serv. Hist. Défense-Rochefort, 1E 125, 128, 129
- Notes Dagen
- Registres paroissiaux Saint-Aubin-des-Châteaux, Marly-le-Roi

## Bibliographie

- *Archives parlementaires*, 1ère série, Paris, 1877, T.9.
- *Catalogue Sotheby's*, 16 décembre 2004, lot 80.
- *Journal de police* (1742-1743), Paris, Charpentier, 2e éd., 1857.
- BARON Pierre, « France », C. Hillam, *Dental practice in Europe at the end of the 18th century*, Amsterdam-New-York, 2003.
- BOREAU de ROINCÉ Gabrielle, « Les jardins de Versailles au XVIIIe siècle, théâtre de privilèges et lieu de divertissement », *Bibl. École des Chartes*, T.170, 1, 2012.
- BUNON Robert, *Essay sur les maladies des dents*, Paris, 1743, p.80.
- CUNIN Odette-Émilie, « Femmes dentistes, femmes de dentistes », *Hist. sc. médic.*, T.14, 2, 1980.
- DAGEN Georges, « Études historiques : la vie privée des dentistes des Rois », *La semaine dentaire*, 1er juin 1930.
- DIDEROT Denis, *Romans et contes, Jacques le fataliste et son maître*, T.2, Paris, 1821.
- FUNCK-BRENTANO Franck, « La Bastille d'après ses archives », *Revue historique*, T.42, 2, 1890.
- IMBERT de BOUDEAUX Guillaume, *Chronique scandaleuse*, Paris, 1791.
- LARCHEY Lorédan, « Rapports de police sous Louis XV », *Revue anecdotique des Lettres et des Arts*, Paris, 1860, n. s., 8.
- MUSEUX Nicolas, *Réflexions sur la conservation des dents, sur leurs différentes maladies et sur leurs remèdes*, Reims, 1747.
- SIMPLICIEN Paul Lucas, *État de la France*, Paris, 1727.

# À propos d'ex-voto bucco-dentaires d'Italie

## About oral ex-voto from Italy

### Valerio Burello

Trésorier de la SISOS, *Dentalschool Universita di Torino*

#### Correspondance

Via Nizza, 230, 3° piano Lingotto 10126 Torino (Italie) info@sisos.it

### Danielle Gourevitch

Directeur d'études honoraire à l'EPHE

#### Correspondance

21, rue Béranger 75003 Paris,  
dgourevitchbis@gmail.com

#### Mots-clés

- Ex-voto
- Italie
- Bouche
- Dents
- Gorge

#### Résumé

Les auteurs ont recensé les ex-voto italiens représentant des soins de souffrance et de soins de la bouche et des dents ; ils en étudient trois, qui représentent, l'un un accident à la campagne, l'autre, une scène de douleur dentaire, le troisième une scène de soin, probablement de la gorge.

#### Keywords

- Ex-voto
- Italy
- Mouth
- Teeth
- Throat

#### Abstract

The authors have listed the Italian ex-voto which represent dental patients in various situations: a boy in a field, attacked in the face by a cow; a suffering boy praying in church; a probable young singer operated in his throat.

Point n'est besoin d'avoir lu *La Leçon* d'Eugène Ionesco pour hurler, crier, murmurer, geindre, « j'ai mal aux dents, j'ai mal aux dents », et chacun a vu dans les églises d'Europe et d'ailleurs des plaquettes de métal argenté du visage, de la bouche et des dents, remerciant la divinité qui a calmé cette douleur atroce. Mais beaucoup plus rares sont les tableaux peints d'accidents, d'épisodes pathologiques et de scènes de soin de la zone bucco-dentaire. C'est pourquoi il nous a paru intéressant de regrouper tous ceux que nous avons pu repérer provenant de sanctuaires

italiens, dont nous avons remarqué quelques-uns à l'occasion de notre rencontre turinoise. Nous espérons que les membres de nos deux Sociétés continueront la recherche dans nos régions de France et d'Italie. Valerio Burello présentera en Italie la série des adultes, hommes surtout, mais femmes aussi, quand la conjoncture le permettra ; vous verrez aujourd'hui une petite partie de notre recherche conjointe, relative aux accidents et aux soins de la bouche et des dents sur des enfants.

## Premier tableau

Antignano, province d'Asti, Santuario Madonna della Mercede [foto R. Grimaldi, 1990]



Ce tableau est, somme toute, plus amusant que dramatique ; on pourrait l'appeler « **La vache et l'enfant** ». La scène se passe en 1924 : l'étiquette, collée au verso raconte, comment par grazia ricevuta (GR), *Un ragazzo di 5 anni col toni rosso nel prato una mucca che lopicchia colle corna (viene incornato) nella bocca di esso. Un uomo che corre. Una casa lontano. G. R. 1924.*

Mais la scène peinte porte l'année 1925, date probable de la mise en place du tableautin.

Nous voyons un petit enfant dans une grande prairie verdoyante aux lointains bleutés, avec au fond, à mi-pente d'une petite colline, une grosse ferme. Il porte une sorte de tunique-pantalon, aux jambes et aux manches courtes, de couleur rouge foncé ; il est dans un face à face qu'on a cru dangereux avec une lourde vache laitière : malgré son air paisible, il semble qu'elle l'ait légèrement blessé à la bouche, de la corne droite. Le garçonnet ne cherche pas à s'échapper, tandis qu'un homme accourt, en bras de chemise, chapeau sur la tête : en somme plus de peur que de mal, l'enfant ne saigne pas, ne pleure pas ; il est resté solidement planté sur ses petites jambes potelées. Il s'agit d'un ex-voto atypique puisqu'on n'y voit Dieu sous aucune forme, même allusive.

## Le deuxième tableau

Romagne, 22.5 x 29.5 x 1.5 cm, image tirée de Barbara Alari, « **Le tavolette ex-voto del Santuario dei Morti della Fossetta** », extrait des « **Quaderni di cultura locale** » n. 1, 2007 ; su autorizzazione di Mons. Mariano Faccani Pignatelli, direttore dell'ufficio Arte Sacra, Diocesi di Faenza-Modigliana, [catalogazione@diocesi.faenza.it](mailto:catalogazione@diocesi.faenza.it)).



C'est celui d'un autre garçonnet, du XIXe siècle, qui a bel et bien « mal aux dents ». La scène se passe dans une chambre assez sommairement meublée (un lit sur pieds élevé, fait, avec un couvre-lit à festons ; un petit meuble au pied du lit), mais décorée de trois tableaux assez illisibles, et d'un bénitier. Un enfant, un peu plus âgé que celui du tableau précédent, d'une dizaine d'années peut-être, affublé du mouchoir blanc noué autour de la tête, grande ressource de l'art dentaire contre le mal de dents. Il se tient, debout, dans un grand pas en avant, les bras levés avec les mains jointes vers l'image du Sauveur crucifié. Le garçon est accompagné d'une femme en robe rouge, probablement sa mère, qui a le même geste de supplication, les bras au ciel. L'humilité de l'effort maternel est très touchante : elle n'a pas fait appel à un professionnel, ni même à un saint spécialisé, mais directement au Christ en croix, une « croce perlata », dans un ovale de lumière jaune, inséré dans un encadrement de nuages blancs en forme de boules. L'inscription, en bas à gauche dans un cartouche, n'est malheureusement pas lisible, mais aucun doute n'est permis sur la douleur qui le torture.

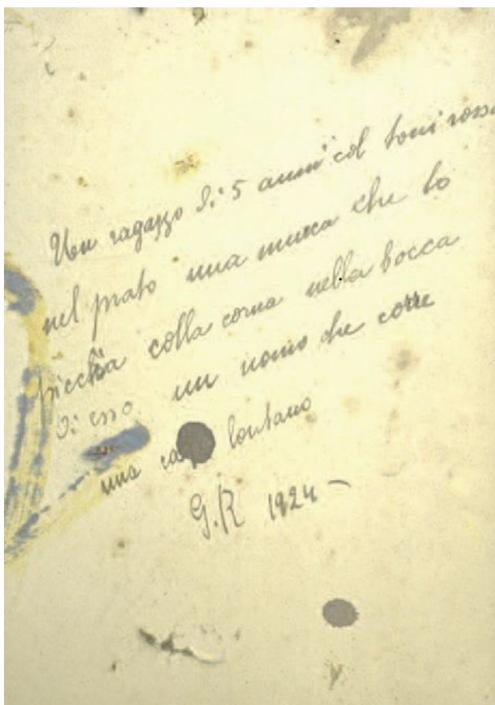


Fig. 2. Premier tableau verso, étiquette collée

## Le troisième tableau

Lombardie, huile sur toile, 56 x 47 cm, petite salle des ex-voto « Santuario di San Rocco ai Morti », dit aussi « Santuario dei mortidella Fossetta », paroisse de Ghedi (1), province de Brescia



Fig. 4. Troisième tableau, opération dans la bouche



Fig. 5. Troisième tableau, détail sur l'instrument

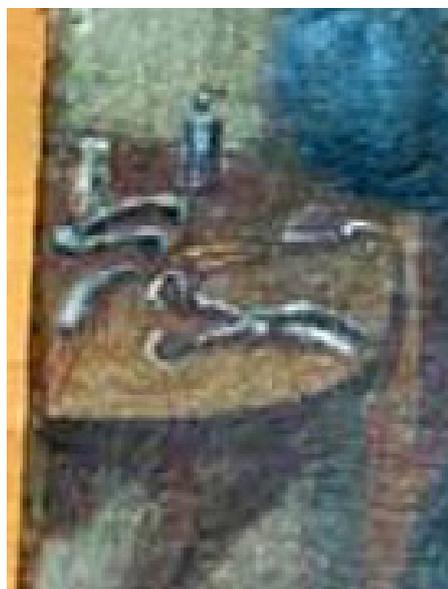


Fig. 6. Troisième tableau. L'opérateur en action, gros plan



Fig. 7. Troisième tableau, détail sur l'inscription en bas à droite

Ce tableau du XVIII<sup>e</sup> siècle, comme les costumes ne permettent pas d'en douter, est le plus ancien et de meilleure facture, mais aussi plus complexe, représentant une opération sur la bouche d'un petit jeune homme habillé en adulte élégant.

Au-dessus de ce tableau accroché probablement au mur de la chambre, dans des nuages qui font une parfaite liaison entre la terre et le ciel, apparaissent une Vierge à l'Enfant, et Saint Roch appuyé sur son bâton, avec sa plaie bien visible sur la jambe droite.

Les deux personnages humains, élégamment vêtus, sont mis en scène à l'intérieur d'une chambre meublée avec raffinement, devant un lit aux riches étoffes. Situation rarissime, c'est l'intervenant lui-même qui s'adresse à ses protecteurs, la Madone et Saint Roch pour qu'ils le protègent dans son intervention sur la bouche du garçon. Une assez longue inscription, en bas à droite du tableau, explique en effet ce qui se passe (encore qu'elle ne soit pas parfaitement lisible) : « 20 dicembre 1766 GHEDI. Sig: Domenico Giusla... Ecc.(te) Chirurgo condotto in Ghedi Ha fatto con saluto del Signore e de Morti la qui difficile operazione, cioè ha es(tirpa)to dalle fauci un polipo chefu di peso d'onca quattro e drama due a Giuseppe Mor di Monteschiario (...) vate presentine la gode perfetta Sanità » (2). On notera que le nom de famille Mor est typique de la province, ce qui donne un enracinement tout particulier à ce tableau. Précisons aussi les chiffres donnés à propos de la pièce opératoire : quatre onces (113, 396 gr), et deux drachmes (7,09), ce qui fait 120,486 grammes, selon les mesures alors en usage en médecine. Passons aux six instruments et récipients posés sur un petit guéridon à l'extrême gauche du tableau : deux flacons de verre, sans bouchon ; de l'un il semble que sorte une flamme, ce qui en ferait un flacon à alcool pour flamber les cautères ; un ouvre-bouche ou dépresseur. Dans les mains de l'opérateur, un forceps court et arrondi dans la bouche du patient, (mais pas profondément, ce qui semble indiquer une opération au-delà de la dent) dont il maintient de la main gauche la tête légèrement en arrière. Ce qui permet de formuler une séduisante hypothèse : le grand enfant pourrait ne pas être un garçonnet ordinaire, mais un castrat, un de ces malheureux sexuellement mutilés pour leur belle voix, tels qu'on en a longtemps fabriqués, Farinelli étant le plus renommé, à la gloire relancée par le magnifique film italo-belgo-français réalisée par Gérard Corbiau, sorti en 1994. Alors, sur une telle vedette on n'en était pas à une opération près (3). Toujours est-il que chez ces enfants chanteurs, des polypes sont fréquents sur un côté de la gorge et les Italiens les appellent "polipi dei cantanti", effectivement plus fréquents chez les enfants mâles, et nuisant aux qualités vibratoires des cordes vocales. Le fait que l'opérateur se soit mis en avant et qu'il ne s'agisse pas de l'ex-voto normal et plus banal d'un malade ou de sa famille permet en effet d'envisager sérieusement cette hypothèse, glorification d'un opérateur habile, qui avait l'expérience des enfants-chanteurs.

## Conclusion

Ce genre de documents est évidemment précieux pour l'histoire du sentiment religieux, des occasions dans lesquelles il s'exprime, de son expression-même. Les scènes présentées offrent un état des craintes des populations (urbaines et rurales) et des champs d'application de la connaissance, ainsi que des techniques en usage, mais aussi des sentiments de la patientèle soulagée, reconnaissante et payant bien volontiers le prix du tableau pour glorifier Dieu plus que l'art dentaire ! C'est là une source historique qui mérite un recensement complet, ce que nous avons tenté pour ce qui allait devenir l'Italie, mais que nous espérons pour le reste de l'Europe ou pour le Mexique.

## Notes

1. À proximité de Salo, au nom tristement célèbre.
2. « Le 20 décembre 1866, à Ghédi. Monsieur Domenico Giusla [...] excellent chirurgien installé à Ghédi, a pratiqué avec l'aide du Seigneur et des Morts la difficile opération que l'on voit ici, c'est dire qu'il a extirpé un polype pesant quatre onces et deux drachmes de la gorge de Giuseppe Mor,[...]de Monteschiario,[...] si bien qu'il jouit actuellement d'une parfaite santé ».
3. Cf.« Nella bocca di un cantante: odontoiatria di Gaspare Pacchierotti » (Behind Castrato's voice. Paleopathological analysis of the singer Gaspare Pacchierotti), Alberto Zanatta - F. Zampieri - M. Rippa Bonati, *Nature Scientific Reports*, 2018), la recherche portant sur la paléopathologie osseuse de cet illustre castrat, opéré avant ses 12 ans, dont le squelette quasi-complet a été conservé (y compris les dents marquées par une hypoplasie de l'émail), qui inaugura la Scala en 1778 et mourut en 1821 à 81 ans, ami de Goldoni, Alfieri, Ugo Foscolo, Rossini, ou encore Stendhal.

## Bibliographie

- ALARI B., « Le tavolette ex-voto del Santuario dei Morti della Fossetta », *Quaderni di cultura locale* » n. 1, 2007. Nous remercions Madame le professeur Barbara Alari pour la documentation qu'elle nous a procurée pour les ex-voto de Ghédi et pour le don gracieux de sa photographie pour le troisième tableau.
- BORELLO L., « Les ex-voto du sanctuaire de la «Consolata» de Turin et la physionomie d'un quartier », *Provence historique*, 33., fasc. 131, janvier-février-mars 1983, p.46-56 ill.
- GALLINA M.A., « Iscrizioni, parole e immagini », p. 347-348 in Grimaldi R., « Ex-voto d'Italia. Strategie di comportamento sociale, per grazia ricevuta », 2020, 1-571. ([https://www.francoangeli.it/Ricerca/scheda\\_libro.aspx?id=26851](https://www.francoangeli.it/Ricerca/scheda_libro.aspx?id=26851)) open-access, pour le premier tableau.
- GRIMALDI R., GALLINA M.A., CAVAGNERO S.M., Gli ex-voto : arte popolare e comportamento devozionale, Consiglio Regionale del Piemonte, 2015 (<http://www.cr.piemonte.it/dwd/pubblicazioni/studi/ex-voto.pdf>), pour le premier tableau  
Lien pour le deuxième tableau :  
<https://www.beweb.chiesacattolica.it>  
BeWeB - Biens Ecclésiastiques sur la toile CEI - Bureau National des Biens culturels et ecclésiastiques.
- TURCO G.C., « Alessandro Riberi, chirurgo orale », *Minerva Medica*, 58 : 3640-1 24, oct. 67.

- ZANATTA A., ZAMPIERI F., RIPPA BONATI M., « Nella bocca di un cantante : odontoiatria di Gaspare Pacchierotti » (Behind Castrato's voice. Paleopathological analysis of the singer Gaspare Pacchierotti), *Nature Scientific Reports*, 2018 (la recherche porte sur la paléopathologie osseuse de cet illustre castrat, opéré avant ses 12 ans, dont le squelette quasi-complet a été conservé, y compris les dents marquées par une hypoplasie de l'émail ; il inaugura la Scala en 1778 et mourut en 1821, à 81 ans, ami de Goldoni, Alfieri, Ugo Foscolo, Rossini, ou encore Stendhal).

# Un éventail surprenant : un dentiste à cheval à la cour de Louis XIV

## A surprising hand fan: a dentist on horseback at the court of Louis XIV

### Pierre-Henri Biger

Diplômé de l'Institut d'Études Politiques (Sc. Po.), docteur en Histoire de l'Art

#### Correspondance

12 boulevard de Sévigné, 35700 Rennes  
pierrehenri.biger@eventails.net

### Xavier Deltombe

Docteur en chirurgie dentaire, DEA Sciences Historiques et Philologiques Médicales EPHE

#### Correspondance

6, rue La Fayette, 35000 Rennes  
xdeltombe@orange.fr

#### Mots-clés

- Brioché
- Datelin
- Eventail
- Dentiste à cheval
- Grand Dauphin
- Louis XIV
- Marionnettes
- Petite Madame
- Saint-Germain-en-Laye
- 1669

#### Résumé

Les éventails, venus d'Asie en Europe suite aux grandes découvertes ont été appropriés au cours du XVII<sup>e</sup> siècle par les élites au point de devenir le support de scènes mythologiques ou historiques mais aussi de scènes populaires. Certains, leur feuille ayant été « mise au rectangle », sont devenus de petits tableaux. C'est le cas d'un objet inédit qui montre, dans une salle gardée par un Cent Suisse, à la fois des courtisans, des baladins ou montreurs de marionnettes et un dentiste à cheval. Les auteurs proposent d'y voir, au château de Saint-Germain pendant l'été 1669, le roi Louis XIV, ses enfants le Grand Dauphin et la Petite Madame, mais aussi divers membres de la famille Datelin (aussi dite Brioché), dont l'un procédant à l'extraction d'une dent, avec une technique dont une explication expérimentale est proposée

#### Keywords

- Brioché
- Datelin
- Grand Dauphin
- Hand fan
- Horseback dentist
- Louis XIV
- Petite Madame
- Puppet show
- Saint-Germain-en-Laye
- 1669

#### Abstract

Hand fans came from Asia to Europe following the great discoveries. They were appropriated during the 17<sup>th</sup> century by the social elites to the point of becoming a support for mythological or historical but also popular scenes. Some, their leaves having been «extended to a rectangle», have become small paintings. This is the case of an unpublished object which shows, in a room supervised by a royal Swiss guard, both courtiers, artists or puppet showers and a dentist on horseback. The authors propose to see there, at the Château de Saint-Germain during the summer of 1669, King Louis XIV, his children the Grand Dauphin and the Petite Madame, but also various members of the Datelin (also said Brioché) family, one of whom carrying out the extraction of a tooth, with a technique for which an experimental explanation is proposed.



Fig. 1. Un dentiste à cheval à la cour de Louis XIV. Feuille d'éventail mise au rectangle, vers 1670, peau gouachée et rehaussée d'or, collection CPHB, photo © Pierre-Henri BIGER

## Éventails et éventails au rectangle

Dès qu'il fait chaud, nous agitions tous un objet faisant du vent. Les primitifs et les scouts en utilisent pour attiser le feu et chasser les mouches. Toutes les cultures ont connu ces objets : fixes, en écran, en forme de drapeau, en plumes fixées sur un manche, plissés comme les flabella liturgiques au Moyen-Âge, ou brisés. Mais l'éventail courant, c'est l'éventail plié, inventé dans un échange entre Chine et Japon via la Corée. Les Portugais l'amènèrent en Europe vers 1530. Les souveraines se l'approprièrent, notamment Elizabeth d'Angleterre. Au XVII<sup>e</sup> siècle il se répandit, d'abord simple et peu orné. Puis les feuilles se couvrirent de scènes mythologiques ou de l'histoire ancienne, mais aussi de l'actualité : événements concernant souvent le monarque, ou pittoresque vie populaire.

Les montures (ou brins) supportant ces feuilles étaient parfois fragiles, ou précieuses, voire victimes des édits de fonte. Que faire alors des feuilles ? En janvier 1674, Mme de Sévigné écrivait à sa fille : « Ma bonne, apportez-moi votre vieux éventail [...], je vous ferai faire un petit tableau ». Nous trouvons, surtout en France de 1660 à 1710, nombre de ces « tableaux » (Biger 2012, p. 33-35). On y voit des amours, comme sur celui de Mme de Grignan, le roi, ou des scènes populaires. C'était un effet de mode. Des artisans n'ayant pas le droit de vendre des tableaux ont peut-être aussi réalisé des feuilles transformées de la sorte. Certaines sont attribuées à Cotelle, mais l'anonymat est la règle (Biger 2019).

## Une feuille inédite : marionnettes et arracheur de dents à cheval (Fig. 1)

Que voyons-nous ? Le hallebardier est un Cent-Suisse, membre de la garde du roi. Aucune pompe officielle : sommes-nous dans une résidence royale ? À gauche, un joueur de trompette, un tableau de bêtes curieuses qu'un Polichinelle décrit à un couple accompagné d'un garçonnet. Au fond à gauche, le public se masse devant une loge avec des acteurs ou des marionnettes à main. Au centre, une fillette et sa domestique devant une statue à bonnet phrygien, sans doute Atys, berger aimé de Cybèle, déesse de la terre (1). Au fond à droite, un montreur de

marionnettes à fils, et devant, notre arracheur de dents à cheval. Or on sait qu'un marionnettiste /dentiste (Brioché ou Datelin, c'est le même) (2), avait été recruté à Saint-Germain en 1669 (Baron et Cony 2006, p.203-216).

## Les protagonistes

Qui sont les protagonistes ? Le Cent-Suisse fait rechercher Louis XIV. Sur une autre feuille, adaptée de Van der Meulen, nous le voyons chassant à Fontainebleau vers 1670. L'habit bleu rappelle celui que nous voyons ici, comme celui d'une autre feuille, montrant le jardin des Tuileries ou, plus tard, un tableau d'Allegrain (3). Aux Tuileries, notons le garçonnet porteur d'une canne, car cette canne se trouve presque toujours associée au Dauphin, comme sur les almanachs pour 1669, 1670 ou 1672. Sa position sur l'éventail signale l'importance de la petite fille au centre. Nous y voyons Marie-Thérèse de France, née en janvier 1667, dite « la Petite Madame ». La ressemblance avec les images que nous avons d'elle est nette.

François Datelin était-il seul de sa famille au château de Saint-Germain ? Certains parents l'assistaient sans doute : ses fils, ou son beau-fils (depuis 1663), Jean-Baptiste Archambault. Selon Campardon : « Avant d'être danseur de corde et entrepreneur d'un spectacle de marionnettes, Archambault avait été opérateur... [vendant] des remèdes à la foule qu'il attirait par ses lazzi et ses parades ». En 1668, à la foire Saint-Germain, avec deux associés, « il montrait des marionnettes et dansait sur la corde » (Campardon, 1877, p.17). L'un d'eux ne se serait-il pas ici costumé en Polichinelle ?

## Comment dater et situer l'événement ?

Les seuls éléments assurés sont des contrats conservés. D'après Charles Magnin, Datelin aurait exercé son art « pour divertir Monseigneur le Dauphin » pendant 56 jours du 17 juillet à fin août moyennant 820 livres -20 livres d'abord, puis 15 livres par jour-. (Magnin, 1850, p. 1035). Brioché aurait été embauché « pour divertir les enfants de France » en septembre, octobre et

novembre, 91 jours à 15 livres par jour. Ces revenus, jours fériés inclus, sont très satisfaisants. Un ouvrier à l'époque gagne entre 100 et 250 livres par an. La première période semble avoir fait office de stage avant extension de la mission au profit des « enfants de France », soit le Dauphin et sa petite sœur (leur petit frère n'avait qu'un an) (4).

La « chronographie » du règne (Levental 2009, p. 288-292) manifeste que du 15 juillet au 30 novembre le Dauphin est à Saint-Germain. Le roi s'absente quelques jours en août et en novembre, et du 16 septembre au 20 octobre. Il reçoit beaucoup, entraîne ses armées, travaille ses dossiers : c'est à Saint-Germain qu'en août il signe l'importante ordonnance origine de l'actuel Code Forestier. Il assiste à de nombreux offices religieux. Même s'il se divertit aussi, (chasse et spectacles -sans parler de ses relations extra-conjugales, non mentionnées !), il reste du temps pour nos marionnettes ! La présence de la Petite Madame fait penser à la deuxième période ; et comme les personnes montrées ne sont pas vêtues chaudement, osons l'hypothèse de début septembre 1669.

Toutefois il est possible que le peintre d'éventail, agissant vraisemblablement sur commande, ait rassemblé sur la même feuille des événements se produisant à plusieurs dates, voire en plusieurs lieux. La famille royale résidait au Château Vieux, fortement modifié depuis ; elle disposait aussi du Château Neuf qui a pour l'essentiel été démolí. Hélas nous n'avons pu trouver aucune salle connue correspondant à notre éventail.

### Intérêt de la famille royale pour les spectacles de marionnettes

Un spectacle si populaire à la cour est-il plausible ? Assurément. On sait par son valet de chambre que le jeune Louis XIII, en décembre 1610, ayant « soupé, peu, par impatience de voir jouer des marionnettes », en 1611 puis en 1614 s'amusant « (en soupant) à voir des sauteurs et joueurs de marionnettes » (Héroard 1868, p. 42, 55, 166). Hélas concernant notre sujet, Marie du Bois, valet de chambre de Louis XIV, qui a lui aussi tenu un journal précis, était en congés à l'été 1669. Il existait même des « joueurs de marionnettes du roi ». Me Charlet, notaire, enregistre en avril 1645 l'« entrée en service d'Étienne Saint-Mié, joueur de marionnettes ordinaire du roi » (Jurgens 1967, p. 339). L'intérêt du dauphin pour ces spectacles est assuré. En 1678, une troupe dite des « Grandes Marionnettes du Dauphin » sera recensée à Paris, participant aux Divertissements de la foire. En outre, un « comédien et sauteur » porte des vêtements d'opérateur au-dessus d'un costume d'Arlequin. Nous ne serions pas surpris qu'il y ait là un des Datelin !

Voilà en tout cas une feuille qui semble un unicum. Elle intéresse les historiens de l'éventail, ceux du théâtre ou de Saint-Germain et les spécialistes de l'éducation des Dauphins. Et aussi, bien sûr, les historiens de l'art dentaire.

### Un dentiste à cheval

Notre feuille d'éventail présente donc une scène de divertissement à la Cour de Saint-Germain-en-Laye. Mais on peut penser toutefois qu'il ne s'agit pas d'une scène ayant eu lieu à un moment unique, un jour donné, mais plutôt d'une collation de moments différents, - il paraît difficile qu'un peintre ait pu saisir autant de personnages en une seule fois, et il est impossible qu'une représentation de marionnettes à fil et une autre de marionnettes à tiges aient eu lieu en même temps, l'une à côté de l'autre, vous pouvez bien imaginer que le résultat aurait été une cacophonie. Malgré cette petite distorsion du temps, cette peinture est d'une très grande précision. Pour s'en convaincre il nous a suffi de regarder les portraits, le jeune Louis, âgé de neuf ans avec sa canne, « la Petite Madame » en robe à panier au

milieu, les détails du costume du couple important à gauche et le trompette près d'eux qui sans doute accompagne Datelin (5). Nous avons là une sorte de « photographie » de la Cour dans son intimité, son organisation.

Penchons-nous maintenant vers ce qui nous intéresse ici plus spécifiquement, l'homme à cheval (Fig. 2)



Fig. 2. Détail de la Fig. 1

On sait que Brioché, marionnettiste payé pour un trimestre de spectacle, est aussi, comme son père, dentiste, ou arracheur de dents si l'on préfère. Ce qui surprend ici c'est sa présence à la Cour de Louis XIV. Nous connaissons d'autres représentations de dentiste à cheval, sur le site Bui Santé par un artiste italien, par Hendrick Mommers, par Van Laer, par Johannes Lingelbach au Rijksmuseum (Fig. 3) ... Mais un dentiste à cheval est un personnage haut en couleurs de places de villages, de lieux populaires comme le Pont-Neuf, et n'a pas normalement sa place auprès du roi, place réservée au médecin, au chirurgien, ou au dentiste officiel. Cet éventail nous prouve le contraire.



Fig. 3

François Brioché, déclaré dans les registres de dépenses, « joueur ordinaire des menus plaisirs du Roi et du Dauphin », dentiste à cheval, coiffé d'un grand chapeau, a devant lui son patient, un homme qui a visiblement très mal à une dent, et qui approche son côté gauche contre le côté droit de l'homme à cheval. La dent en cause se trouve donc à sa gauche, sinon il se serait présenté dans l'autre sens, du côté droit.

S'agit-il d'une dent du maxillaire supérieur ou inférieur ? Regardons l'image de plus près (Fig. 2) : s'il s'agissait du maxillaire inférieur, le dentiste aurait une vision directe en se penchant légèrement. Or l'homme vient de basculer la tête en arrière, son chapeau est tombé derrière lui, d'ailleurs un autre

homme s'est penché pour le ramasser. La dent douloureuse est donc au maxillaire supérieur gauche. Une extraction s'impose. Comment le dentiste peut-il intervenir, en position instable sur son cheval, alors qu'il n'a pas apparemment d'instrument dentaire (davier), qu'il ne voit pas la dent, et qu'il est de face ? On remarquera que les deux protagonistes n'ont pas une attitude crispée ou angoissée, comme dans les peintures que nous venons de voir (Fig. 3).

Dans un roman publié pour la première fois en 1623, Charles Sorel observe la vie parisienne. Il nous montre le Pont-Neuf, où des bateleurs, des charlatans, des vendeurs d'orviétan et un dentiste à cheval attirent une foule très variée. Il interpelle le dentiste à cheval :

« Gentilhomme italien, à quoi est-ce que tu nous peux servir ?  
— A vous arracher les dents, messieurs, sans vous faire aucune douleur.  
— Et avec quoi les ôtes-tu ? Avec la pointe d'une épée ?  
— Non Messieurs, cela est trop vieux. C'est avec ce que je tiens dans la main.  
— Et que tiens-tu dans ta main ?  
— La bride de mon cheval » (Sorel, 1958, p. 419).  
— Comment extraire une dent, sans douleur, avec pour seul outil la bride de son cheval ? »

N'oublions pas que Brioché, marionnettiste, est aussi musicien, il joue du tambourin et du violon. Or les cordes de violon sont, depuis le début du XVIII<sup>e</sup> siècle, selon une invention venue d'Italie, en cannetille, c'est-à-dire formées d'un boyau torsadé entouré de fil d'argent, ce qui les rend très solides, très fines et ductiles. Aujourd'hui on parle de corde filée.

D'autre part, Pierre Fauchard dit en 1740 que pour extraire une dent, il faut la saisir au collet, au ras de la gencive, là où la dent s'évase.

Pouvons-nous imaginer qu'en quelques secondes et très discrètement, le dentiste à cheval introduit une corde en mésial vestibulaire, fait le tour de la dent, ressort en distal, comme un fil dentaire, torsade les deux brins en un toron très serré au collet de la dent. Même opération discrète et rapide avec une deuxième corde dans l'autre sens, et torsade des deux torons. Il est alors possible d'exercer une traction dans l'axe de la dent sans casser ni la dent ni l'alvéole.

Comment pourrait-il procéder ensuite ? Observons la peinture à la loupe et suivons le pinceau du peintre. N'aurait-il pas peint une cordelette de couleur rouge qui passe entre les jambes du cheval ? Le toron pourrait alors être relié à cette cordelette.

Une dent, comme un implant se luxe, c'est-à-dire quitte son alvéole, avec une traction moyenne de 35-40 newtons. C'est pour cela que dans notre métier nous utilisons une clef dynamométrique, pour ne jamais dépasser 35 newtons. Je suis allé dans un haras pour expérimenter la manœuvre, et la filmer. Le dentiste à cheval a été aimablement joué par une jeune cavalière. Elle tenait dans la main gauche un peson pour mesurer la force exercée, une cordelette reliant le peson au mors du cheval, en passant le long du flanc pour remonter entre les jambes puis en travers du poitrail jusqu'à la bouche.

La puissance développée par un simple coup de tête du cheval est mesurée par le peson entre 65 et 75 newtons. C'est-à-dire au minimum le double de la puissance nécessaire. Il s'agit donc d'un choc sec et puissant, dans l'axe de l'alvéole, sans risque de fracture de racine ou des tables osseuses. Et tellement bref que la douleur n'a pas le temps de s'installer. C'est l'extraction parfaite... « Sans vous faire aucune douleur... » disait le dentiste du Pont-Neuf.

C'est pourquoi le patient de la peinture n'a l'air ni torturé, ni crispé, ni sanguinolent, mais simplement il se tient droit, très ému de ce qui vient de se passer si vite. Le dentiste à cheval lui montre la dent qu'il vient de lui extraire, entre le pouce et l'index,

le majeur, l'annulaire et l'auriculaire relevé comme s'il tenait une tasse de thé...

Ne nous quittons pas sans parler des spectacles de marionnettes qui se tiennent au fond de la pièce. Quel est le lien entre un dentiste et un marionnettiste ? J'utilise aujourd'hui des marionnettes de doigts pour soigner de jeunes enfants. C'est une technique que les psychiatres appellent une technique de transfert, et qui est la base des traitements d'hypnose que nous utilisons de plus en plus. Nous sommes donc des praticiens modernes, mais comme nos glorieux précurseurs parfois marionnettistes.

Comme ils étaient accompagnés de musiciens, de marionnettistes ou de jongleurs ; ou avaient eux-mêmes ces talents, nous avons peut-être minimisé leurs réelles compétences dentaires, et négligé le bien-fondé de leurs techniques de détournement de l'attention.

Je remercie le peintre pour son talent de peintre et d'observateur, Pierre-Henri Biger pour sa curiosité, Henri de la Salle et notre jeune cavalière pour leur collaboration, l'écurie de l'Isope et Grâce de l'Isope (4 ans) pour sa patience, ainsi que le luthier du conservatoire qui m'a offert une cannetille et raconté l'histoire de la corde de violon.

## Notes

1. Il n'y a à Saint Germain aucune trace de statue d'Atys. Celui-ci y est surtout connu pour la création de l'opéra homonyme de Lully en 1676. Notons que dans l'antiquité ce dieu était assimilé au soleil.
2. Comme toujours à cette époque, ces deux noms peuvent être trouvés avec diverses orthographes : Briochet, Briocher, Dattelin...
3. Qui est la femme ? Elle ne ressemble pas à la Reine. Peut-être une femme de l'entourage du dauphin, comme Mme de Montausier (ancienne gouvernante), voire la maîtresse « en titre », Mme de Montespan, enceinte alors du futur duc du Maine ?
4. Campardon (*op. cit.*, p. 179-180) est plus précis mais moins explicite : « [Brioché] eut l'honneur de faire danser ses pantins devant le dauphin, fils de Louis XIV, et celui-ci l'en / récompensa fort bien, ainsi que l'indiquent les deux pièces suivantes : « Garde de mon trésor royal, [...] payez comptant au trésorier des menus plaisirs et affaires [...], la somme de 450 livres pour employer au fait de sa charge, même icelle délivrer à François Briocher, joueur de marionnettes, pour le séjour qu'il a fait à Saint-Germain-en-Laye. Le 7 décembre 1669. » Ceci est signé « Louis » et plus bas : « Colbert ». - « Garde de mon trésor royal, payez à Nicolas Méricque pour employer au fait de sa charge et délivrer à François Dattelin, joueur de marionnettes, 840 livres pour son paiement de 56 journées qu'il est demeuré à Saint-Germain-en-Laye pour divertir mon fils le dauphin, à raison de XX livres par jour depuis le 17 juillet dernier jusques et compris le 15 août en suivant, et de XV livres par jour pendant les 16 derniers jours dudit mois. Fait à Saint-Germain-en-Laye, le XIV<sup>e</sup> jour de décembre 1669. » Notons une incohérence : du 17 juillet au 15 août, il n'y a pas 40 jours ; mais 56 fois 15 font 840 .
5. Ainsi, en 1625 est notée l'arrivée à Rennes d'un « opérateur » qui « avait un trompette, lequel dansait sur la corde et se pendait par les pieds et autres choses admirables » (Isbled, 1992, p. 71).

## Bibliographie

- BARON Armelle et Pierre, *L'art dentaire à travers la peinture*, Paris, ACR Edition-Vilo, 1986.
- BARON Pierre et CONY Gérard, « Une famille d'opérateurs-marionnettistes, les Brioché ». *Histoire des sciences médicales*, tome XL- n°2 – Paris, 2006, p. 203-216.
- BIGER Pierre-Henri, « Sens et sujets des éventails européens de Louis XIV à Louis-Philippe », *Art et histoire de l'art*, Université Rennes 2, 2015, disponible en ligne (<https://tel.archives-ouvertes.fr/tel-01220297/document>).
- BIGER Pierre-Henri, « Éventails, rectangles et charivaris », *Bulletin du Vieux Papier*, F. 434, octobre 2019, Paris, Le Vieux Papier, p. 182-189.
- CAMPARDON Émile, *Les Spectacles de la Foire*, T. I, Paris, Berger-Levrault, 1877, p.17 et p.179-180.
- DHRAIEF Beya, NEGREL Éric et Ruimi, « Théâtre et charlatans dans l'Europe moderne ». *Registres, collection des études théâtrales*, Paris, Presses de la Sorbonne nouvelle, 2018.
- FAUCHARD Pierre, *Le Chirurgien Dentiste ou Traité des dents*, T. 1 et 2, Paris, J.-P. Mariette, rue Saint-Jacques, 1746.
- HEROARD Jean., *Journal de Jean Héroard sur l'enfance et la jeunesse de Louis XIII (1601-1628)*, T. 2, Paris, Firmin Didot, frères, fils et Cie, 1868.
- HILLAM Christine, *Dental practice in Europe at the end of the 18th century*, Amsterdam, Rodopi, 2003, vol. 72, Clio Medica.
- ISBLED Bruno, *Moi, Claude Bordeaux... Journal d'un bourgeois de Rennes au 17ème siècle*, Rennes, Éd. Apogée, 1992.
- JURGENS Madeleine, *Documents du Minutier central concernant l'histoire de la musique (1600-1650)*, tome I [études I à X, 1763 actes], Paris, Archives nationales, 1967,
- LÉVENTAL Christophe, *Louis XIV, Chronographie d'un règne*, vol. 1 (1638-1682), Paris, Infolio, 2009.
- MAGNIN Charles, « Histoire des Marionnettes - Les marionnettes en France », *Revue des Deux Mondes*, vol. 7, no. 6, Paris, 1850.
- SÉVIGNÉ Madame de, *Lettres Choisies 1648 – 1696*, Éd. Sainte-Beuve, Paris, Garnier Frères, 1923, lettre 24.
- SOREL Charles, *La vraye histoire comique de Francion*, (éd. orig., Paris, 1623) et ADAM Antoine, *Romanciers du XVIIe siècle*, Paris, Pléiade, Gallimard, 1958.

## Manuscrits

- CARAN, MC/ET/IV/94

# Comparaison de l'état bucco- dentaire des soldats de la Grande Armée (1812) avec celui de la Grande Guerre (1914)

## Comparison of the oral health of soldiers of the Grande Armée (1812) with that of the Great War (1914)

### Eric Dussourt

Docteur en chirurgie dentaire, DU de réparation juridique du dommage corporel, DU d'identification en odontologie médico-légale, DU de criminalistique

### Correspondance

3 rue de la Belle Epée 78200 Mantes la Jolie  
cousin\_dussour@yahoo.fr

#### Mots-clés

- Fouilles
- Soldats
- Comparaison
- Indice CAO
- Sucre, consommation

#### Résumé

Ayant eu la possibilité de comparer les résultats de deux fouilles concernant des charniers de la Grande Armée (Vilnius 1812) et du début de la Grande Guerre (Alain- Fournier et ses compagnons 1914 sur les Hauts de Meuse), il m'a semblé intéressant de comparer l'état bucco-dentaire de ces soldats à un siècle d'intervalle. C'est à travers un filtre de l'indice CAO de ces deux populations qu'il est possible d'évaluer et de comparer l'état de leur denture. L'augmentation de la consommation de sucre pendant cette même période explique les différences d'indices observées.

#### Keywords

- Excavations
- Soldiers
- Comparison
- DMF index
- Sugar consumption

#### Abstract

Getting the opportunity of consulting the results of two excavations, the first one dealing with the mass graves of the « Grande Armée » (Vilnius 1812) and the second one with those of the First World War (Alain- Fournier and his companions 1914), I found interesting to appreciate the oral status of soldiers one century apart. As a matter of fact, through the filter of the DMF index of these two populations, it is possible to assess and compare the status of their teeth. The rise in sugar consumption during this very lapse of time may explain the difference observed between their indexes.

Cent ans séparent les deux évènements de référence : la retraite de Russie et le début de la Première Guerre Mondiale. Cent ans séparent ces deux populations. Qu'ont-ils en commun à part le fait d'être des militaires ? Ils sont loin de chez eux, certains sont des professionnels alors que les autres ont été mobilisés. Les hasards de l'archéologie nous les ont fait redécouvrir et nous permettent de comparer leur santé bucco-dentaire à un siècle d'intervalle.

### L'outil de comparaison (rappel)

Pour effectuer cette comparaison, j'ai utilisé l'indice CAO, indice utilisé par les épidémiologistes dentaires.

Cet indice, créé en 1937 par Klein et Palmer, permet de mesurer la prévalence de la maladie carieuse et ses conséquences dans une population donnée.

Signification des items : Carié, Absente pour cause de carie et non pas pour cause thérapeutique, Obturé : CAO  
 Calcul : CAO = C total + A total+ O total / nbre de personnes examinées.

L'indice CAO est surtout employé pour des populations d'enfants et on a peu d'indices appliqués aux populations d'adultes. On peut toutefois se référer à l'indice mesuré sur une population étudiante et extrapoler cet indice à un échantillon d'âge comparable, en sachant que cet indice augmente d'une unité par tranche d'âge de 5 ans.

Il est également très difficile de trouver des chiffres des premiers indices CO calculés à partir de 1937. Mais on peut donner quelques repères CAO effectués :

- Pour des enfants de 12 ans de population française : 4,8 en 1964 ; 4,2 en 1987 ; 1,94 en 1998 ; 1,23 en 2006
- Pour des ados de 15 ans : 4 en 1999
- Pour des étudiants de 20 ans : 7,8 en 1999
- Pour des étudiants de 25 ans : 8,27 en 1999

En 2017, CAO à 15 pour des adultes avec les items suivants :  
 C : 1.4 ; A : 4.6 ; O : 9

On constate que cet indice évolue favorablement depuis qu'il est mesuré. Les raisons de cette évolution sont connues :

- Les campagnes de sensibilisation aux dangers du sucre
- Les campagnes de prévention pour les soins
- La fluoruration du sel et des eaux de table
- Soins plus précoces.

Dans mon étude, par commodité et par nécessité, seuls deux items seront considérés, les items C et A, car, aux époques concernées, l'item O est quasiment inexistant pour des raisons évidentes d'absences de soins.

## Rappels historiques

### La Grande Armée

La Grande Armée rassemble 680 000 hommes en 1812. Nommée aussi armée des « vingt nations », elle est composée pour moitié de soldats français et pour l'autre moitié de soldats biélorusses, polonais, lithuaniens, autrichiens, italiens, bavarois, saxons, westphaliens, suisses, portugais, croates. À quelques exceptions notables, les divers contingents sont sous commandement de généraux français.

La Grande Armée en juin 1812 envahit l'Empire Russe. Le 14 septembre, Napoléon fait son entrée à Moscou après une longue campagne sous la canicule dans les plaines russes. L'Empereur et ses troupes font leur entrée dans une ville vide. Après un mois de négociations et d'incendies, le 18 octobre, ils quittent Moscou en flammes. Mais l'hiver qui commence, le manque d'équipement adapté au froid, le manque de ravitaillement, la politique de la terre brûlée, les attaques des cosaques et les poux mettent à mal la Grande Armée lors de la retraite.

Ce sont des troupes affaiblies et décimées qui arrivent à Vilnius le 9 décembre par une température de - 25°. Leur effectif s'est réduit de 200 000 hommes, morts au combat ou de froid et de maladie. En outre, elles ont eu 200 000 prisonniers.

A Vilnius, arrive donc une armée fantôme qui espère se refaire une santé mais les troupes russes, installées sur les hauteurs de la ville, l'obligent à la quitter précipitamment, laissant derrière elle 20 à 25 000 malades ou blessés qui meurent en nombre. Les restes de la Grande Armée ne stationnent à Vilnius que quatre jours : les 8, 9, 10, et 11 décembre 1812.

Pour éviter une éventuelle épidémie, les corps sont enterrés à la hâte dans des tranchées défensives que les troupes napoléoniennes avaient creusées.

### La Grande Guerre

Le 2 août 1914, la mobilisation générale est décrétée. Tous les hommes de 20 à 40 ans sont mobilisés.

Les premières semaines, la guerre des frontières se caractérise par des mouvements d'aller et retour des troupes sur les champs de bataille. Certains jours, on relève des hécatombes gigantesques. Les 19 et 20 août sont les journées les plus meurtrières de la guerre, lors de la bataille de Morhange en Moselle avec 15.000 morts. Il y a de grandes batailles et des escarmouches ; c'est ainsi qu'Alain-Fournier et ses compagnons du 288e RI de Mirande disparaissent le 22 septembre 1914 à proximité de la tranchée de Calonne, grande route rectiligne tracée dans les bois de St Rémy-la-Calonne.

## La découverte des sépultures collectives

### Vilnius

La découverte du charnier a été fortuite. C'est lors de travaux publics pour la mise en place de canalisations que sont découverts les restes des soldats de la Grande Armée en 2001. Dans un premier temps, on pense à des victimes du nazisme ou de purges soviétiques. Mais la découverte de pièces d'uniformes avec cocardes tricolores et de monnaies napoléoniennes confirme qu'il s'agit bien là de soldats de la Grande Armée. L'équipe de Michel Signoli procède dans l'urgence aux fouilles à partir de mars 2002. Ce charnier est le plus grand découvert jusqu'à présent pour les périodes historiques. Selon Signoli, après comptage des diaphyses fémorales gauches, un minimum de 3269 individus ont pu être répertoriés. Parmi les échantillons retrouvés, on rencontre aussi des enfants (enfants de troupe, tambours) et des femmes (cantinières). Les âges vont de 15ans à 50 ans pour un vieux grognard. Seuls, les squelettes entiers font l'objet d'une étude.

### Saint-Rémy-la-Calonne

Pour Alain-Fournier et ses hommes, la découverte ne doit rien au hasard. Dès la fin de la guerre, des recherches ont été entreprises par la famille. On interroge des témoins, on consulte des archives, mais en vain. Une stèle commémorative est érigée à proximité de l'endroit supposé de la sépulture. Des amateurs, un historien, Michel Algrain, et des chercheurs du cru, avec un détecteur de métaux dont l'usage est pourtant interdit découvrent la tombe collective en septembre 1991. Les études archéologiques sont effectuées par la DRAC de Metz sous la direction de F. Adam.

## Exploitation des données dentaires

### Vilnius

C'est le Dr Y. Macia de Marseille qui est chargé d'exploiter les données dentaires. Il procède à une analyse des restes dentaires de cent quarante-huit individus adultes. Il fait une étude très complète : localisation des caries sur les différentes faces dentaires, fréquence de dents absentes par tranches d'âge et par dents, étude de la perte osseuse alvéolaire et bien sûr indice CA.

Age des individus observés	indice CA	nombre d'individus
15-24 ans	1,7	74
25-34 ans	2,4	52
>35 ans	4,3	22

On constate un véritable saut de l'indice CA dans la tranche d'âge 35-44 ans où le nombre de dents absentes augmente de façon importante.

Pour comparer avec l'indice des soldats du XXème siècle, on retiendra celui de la tranche d'âge 24-35 ans qui correspond à l'âge de la population à comparer à savoir 2,4.

A titre anecdotique, l'étude des restes dentaires met en évidence les habitudes tabagiques des soldats. C'est ainsi que des traces

d'usure liées au tuyau de pipe sont notées. Les pipes en terre utilisées étaient en effet particulièrement abrasives. L'utilisation du tabac était recommandée pour tenir le soldat éveillé.

### Saint-Remy-la-Calonne

Ayant eu accès aux odontogrammes réalisés par l'équipe des archéologues de la DRAC de Metz dirigé par F. Adam, j'ai calculé l'indice CA des dix-huit soldats du 288<sup>e</sup> RI de Mirande, en excluant les trois officiers non originaires du Gers, étude que j'ai présentée au congrès de Caen en 2004.

L'âge moyen des soldats est d'un peu moins de 31 ans, le plus jeune est âgé de 26 ans, le plus âgé de 33 ans, représentant donc une population d'âge homogène.

L'indice est très variable ; il va de 0 à 23, avec quatre sujets ayant un indice compris entre 0 et 4 et trois sujets dont l'indice dépasse 20. On ne rencontre qu'un seul individu présentant des soins ainsi qu'une prothèse de deux dents ; pour l'anecdote, on notera que cet individu était maquignon. L'indice CA moyen de cette population s'établit à 10,5.

En un siècle on constate donc une augmentation de l'indice CA d'un coefficient 4,4.

### Discussion

Qu'est ce qui explique cette augmentation en 100 ans ? Tout simplement le changement des habitudes alimentaires. Car on peut supposer sans risque de se tromper que, pour ces troupes en campagne, et probablement avant, l'hygiène bucco-dentaire ne devait pas être le souci premier, tant pour les soldats de la Grande Armée que pour ceux de la Grande Guerre.

Entre 1801 et 1900, la production et la consommation de sucre ont été multipliées par 20. En 1801, le monde consommait 245.000 tonnes de sucre. Dans les années 1890, la consommation de sucre atteignait 6 millions de tonnes par an.

En France, la consommation annuelle de sucre par personne passe de 1 kg en 1811, à

3,2 kg en 1850 et à 11,9 kg en 1890 pour culminer à 18,1 kg en 1913

Cette augmentation de la consommation de sucre est due à la baisse du prix du sucre, au changement des goûts et de l'alimentation, ainsi qu'à l'augmentation des revenus en Europe et en Amérique du nord.

Au début du XIX<sup>ème</sup> siècle, le sucre consommé est du sucre de canne. Le blocus continental amène Napoléon I<sup>er</sup> à faire rechercher un substitut au sucre de canne. Le chimiste Chaptal est chargé de recenser les techniques d'extraction du sucre de la betterave. C'est sous le règne de Napoléon III que l'essor du machinisme et de la mécanisation permettent le développement de la fabrication du sucre de betterave et que, parallèlement, la consommation commence à augmenter.

### Conclusion

On constate que l'état bucco-dentaire des soldats de la Grande Armée était nettement meilleur que celui des soldats de la Grande Guerre. Ceci s'explique par plusieurs raisons : le recrutement, celui de des soldats Napoléoniens, est lié à des critères physiques de sélection, alors que celui des soldats de la guerre 14-18 est lié à la mobilisation générale, qui comprend donc tous les hommes.

Enfin, et cela n'est pas pour nous surprendre, nous ne le savions déjà et ce n'est qu'une confirmation, l'augmentation (par 20 en l'occurrence) de la consommation de sucre s'accompagne d'une augmentation significative de l'indice CA(O) mesurant la prévalence de la carie dentaire et ses conséquences.

### Bibliographie

- ADAM Frédéric., « La sépulture de Saint-Remy-la-Calonne, Quart en réserve », *Meuse*, 1991.
- DUSSOURT Éric., « Étude de l'indice CAO d'une population rurale du Gers en 1914 », *Actes SFHAD*, 2004, vol.9
- MACIA Y., *Étude paléo-odontologique du charnier de la Grande Armée*, mémoire de DEA anthropo-bio., Fac. de médecine Marseille, 2003.
- PALUBECKAITE Z. et coll., « Dental status of Napoléon's Great Army's (1812). Mass burial of soldiers in Vilnius : childhood peculiarities and adult dietary habits ». *International Journal of Osteoarchaeology*, juillet 2006, vol.16.
- SIGNOLI Michel. et coll., *Vilna 1812-Vilnius 2002*, « Les oubliés de la retraite de Russie »
- *Paris*, Editions historiques Teissèdre, 2008.

### Sites consultés

- Histoire de la consommation du sucre, la grande Histoire du sucre (du sucre au goût amer).
- L'état de santé de la population en France- Suivi des objectifs annexés à la loi de santé publique-Rapport 2011 Indice carieux des enfants âgés de 6 à 12 ans.

# À propos d'une autobiographie dentaire

## About a dental autobiography

### Colette Westphal

*psychiatre, psychanalyste*

#### Correspondance

4 rue Alfred Mézières, 54000 Nancy  
coletwestphal@orange.fr

### Alain Westphal

*Ancien MCU-PH à la Faculté d'Odontologie de l'Université de Lorraine,  
initiateur de l'enseignement optionnel d'Histoire de l'Odontologie en 1999*

#### Correspondance

4 rue Alfred Mézières, 54000 Nancy  
westphalalain@orange.fr

#### Mots-clés

- Dent
- Représentation imaginaire
- Valeur
- Luiselli

#### Résumé

Nous proposons une communication à deux voix autour du livre « L'histoire de mes dents » écrit par une jeune romancière d'origine mexicaine, Valeria Luiselli. Le personnage principal est un collectionneur, devenu commissaire-priseur, qui décide de vendre aux enchères ses propres dents, faussement attribuées à des célébrités passées ou actuelles, dans une perspective « phrénologique » ou plus exactement, dans ce contexte, « odontologique ». L'important n'est pas l'objet en soi mais l'argumentaire pour le vendre, jusqu'à se vendre lui-même, dents comprises. Relatée dans un style hyperbolique, cette entreprise cocasse est l'occasion de décliner diverses dimensions relatives à la dent, entre déchet et fétiche, morphologie et personnalité, matérialité et statut social ou histoire de vie fantasmée. Un rapprochement sera évoqué avec d'autres œuvres littéraires où une partie du corps acquiert la fonction de représenter la personne entière.

#### Keywords

- Tooth
- Imaginary representation
- Value
- Luiselli

#### Abstract

We propose a two-voice communication about the book «The Story of my Teeth» written by a young Mexican novelist Valeria Luiselli. Thema in characteris a collector, now auctioneer, who decides to auction her own teeth, falsely attributed to past or current celebrities, from a «phrenological» perspective or more accurately in this context, «odontological». The important thing is not the object itself but the argumentation for selling it, even to sell itself, including teeth. Related in an hyperbolic style, this funny business offers the opportunity to discover various dimensions in relation with the tooth, between waste and fetish, morphology and personality, materiality and social status or fantasy life history. A connection will be discussed with other literary works where a part of the body acquires the function of representing the whole person.

La genèse de cette communication est un effet du hasard : la découverte fortuite, dans la devanture d'un libraire, d'un ouvrage au titre accrocheur et à la couverture fantaisiste (Fig.1). Il y est question d'histoire, non de la grande histoire de l'odontologie, mais de petites histoires inventées où la dent devient objet de collection, blason identitaire ou relique précieuse, dont la valeur repose sur la manière d'en parler. L'originalité tient aux jeux littéraires décalés que l'auteur applique à des caractéristiques dentaires.

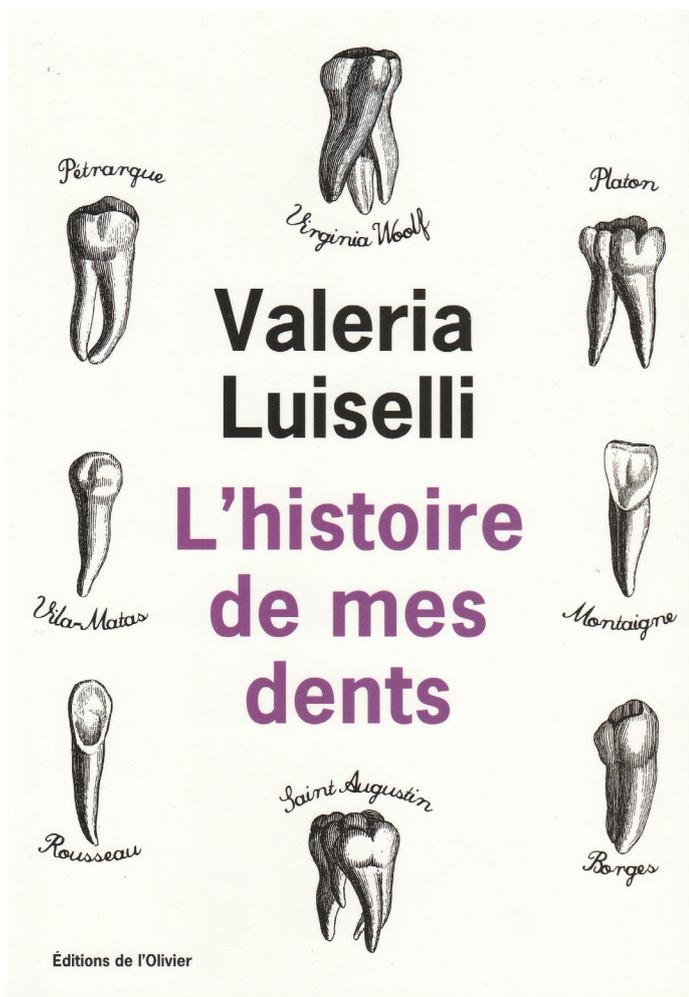


Fig. 1. Première de couverture de l'ouvrage, *L'histoire de mes dents*, Les éditions de l'Olivier, 2017

Les conditions d'écriture du livre méritent d'être mentionnées. Valeria Luiselli, née en 1983 au Mexique, fille d'ambassadeur, a grandi dans une diversité de cultures et de langues à la faveur des mutations familiales. Ses références littéraires sont multiples avec une prédilection pour les récits de vies imaginaires, fréquents dans la tradition hispanique. Elle reprend la pratique des histoires racontées aux ouvrières du tabac à Cuba, pour proposer aux salariés d'une usine située à la périphérie de Mexico la construction à plusieurs, par ajouts successifs, d'une fiction qui raconterait les aventures d'un personnage dont l'ambition est de transformer sa bouche en sourire de star et sa vie en œuvre d'art. Le livre est d'abord publié en espagnol en 2013, puis en anglais et enfin en français en 2017. Il répond à la catégorie du roman picaresque, c'est-à-dire faussement autobiographique et extravagant. Le modèle de ce genre littéraire réside dans le Don Quichotte de Cervantès. Référence présente dans le choix du nom du personnage principal : Gustavo Sanchez Sanchez...

## Un récit en deux temps

Le personnage principal, surnommé Grandroute, témoigne de deux passions : son surinvestissement dans sa denture et sa profession de commissaire-priseur. Les gains de cette dernière permettraient d'acquérir une superbe denture car tout le monde ne dispose pas d'une excellente assurance dentaire comme au Luxembourg (Fig. 2). Il sait qu'un écrivain a pu le faire grâce à la rédaction d'un roman. Il confiera finalement la rédaction de son autobiographie dentaire à un certain Jacques de Voragine rencontré par hasard. Il faut mettre en parallèle les récits de Grandroute et Voragine pour tenter d'y voir clair dans ce récit volontairement complexe, plein de citations vraies ou inventées et, au-delà des clichés sur la dentisterie, de connaissances assez précises à son sujet.



Die 4-Kassen-Gesellschaft

Fig. 2. Dessin humoristique montrant la situation des patients selon leur modalité d'adhésion à une caisse d'assurance santé (origine luxembourgeoise non précisée)

## Qui est Grandroute ?

Dans sa biographie, on parle de sa femme Flaca et de son fils Siddhartha dans des termes plus ou moins flatteurs : « je ne l'avais plus revu depuis que j'avais quitté Flaca, car cette vieille truie me l'avait interdit. Mais on ne peut pas me reprocher de n'avoir pas fait mon devoir : j'ai envoyé un chèque pour la pension alimentaire de l'enfant [...] jusqu'à ce qu'il ait atteint 18 ans, puis j'ai arrêté –rien ne sert d'élever des parasites ». Voragine précise : « je l'ai tout d'abord pris pour un menteur invétéré » puis « je me suis rendu compte qu'il s'agissait moins de mensonge que de dépassement de la vérité ». Il raconte ses dentitions et l'évolution de sa denture depuis son enfance : sa disgrâce dentaire congénitale, ses souvenirs de douleur, de soins comme les extractions multiples. Cela nous renvoie aux expériences de Schwob, 1903 (texte disponible en ligne) ou Le Clézio, 1964 (Ruel-Kellermann, SFHAD 2017). Il naît avec quatre dents en bouche. Ce qui est souvent décrit comme la marque de grands personnages tels que Louis XIV ou Napoléon. Le père, intrigué, demande à l'infirmière si cela est fréquent au Mexique. Elle répond, sur la base de la génétique, que c'est une caractéristique des caucasiens alors que, selon son père, l'enfant est foncé comme l'intérieur du chas d'une aiguille. Il n'en veut d'ailleurs pas et propose de le laisser sur place car soit il y a eu un échange involontaire de bébé soit il pourrait ne pas être le père... Grandroute précise que pendant sa scolarité, il n'ouvre jamais la bouche, même au moment de l'appel. Selon lui, ce silence n'était pas dicté par la peur de laisser apparaître des dents de guingois. Il parlera de son chef en précisant qu'il a : « le sourire légèrement sinistre de ceux qui sont beaucoup allés chez le dentiste ». Plus tard, Voragine le découvre édenté et précise : « il avait perdu ses fausses dents adorées, si bien qu'une chose aussi ordinaire que parler n'était certes pas impossible, mais une lutte constante contre l'humiliation ».

D'emblée, il confesse sa vocation précoce de collectionneur en commençant par les rognures d'ongles de son père, les pailles, élastiques et trombones, ses propres dents, et j'en passe. Voragine précise : « Il décrivait des objets, sans qu'aucun fut effectivement là : des collections de dents bien sûr, mais aussi des cartes anciennes, des pièces détachées d'automobiles, des poupées russes... ».

Parallèlement, il veut être reconnu comme le meilleur commissaire-priseur au monde et s'enrichir pour payer les dents qu'il convoite. Il en définit la vocation : « je n'étais qu'un modeste vendeur d'objets mais d'abord et avant tout un amoureux et un collectionneur de bonnes histoires, ce qui est la seule méthode honnête pour modifier la valeur d'un objet ».

Pendant sa formation de haut niveau aux USA, il participe à une vente aux enchères où il acquiert les dents de Marilyn Monroe et se les fait greffer à Mexico. Pendant des mois, il ne se départira pas d'un large sourire. Cette chance sans pareille lui permettrait d'écrire la légende magnifique de son autobiographie dentaire. Il dit : « Je suis le seul, l'unique Grandroute. Et je suis mes dents ». Comme l'a illustré la polémique sur les «sans-dents» en 2014, on a tendance à identifier la denture avec le statut social (Fig. 3). Depuis les tableaux de Brueghel, la présence de chicots est un marqueur de la misère (Fig. 4).



Fig. 3. Sérigraphie de l'artiste Christopher Dombes qui a circulé sur internet en 2014 lors de la polémique autour des «sans-dents» (Wikipedia – édentement)



Fig. 4. La dent comme marqueur social de la misère. Dessin de Rémi Malingré offert pour les 60 ans d'une association caritative (Est républicain du 20 octobre 2006)

Pour vendre sa première collection, le Père Luigi lui permet d'accéder à un local dans la paroisse Sainte Apolline. Voragine indiquera : « Siddhartha, un ambitieux salaud de la pire espèce, y vit l'opportunité de mettre la main sur la collection de son père [...] Il suggéra une vente aux enchères, dont les recettes reviendraient à l'église, selon un pourcentage raisonnable ». Outre une molaire ayant appartenu à John Lennon, il disposait également de dix de ses anciennes dents, les plus belles. Le premier point saillant de ce texte est la description des dents de la collection selon une démarche de type phrénologique, que l'on devrait donc ici qualifier d'odontologique, où les particularités anatomiques des dents reflètent la personnalité de leur propriétaire. Sachant qu'un café vaut 1 peso et le pain 5 pesos, il va donner une valeur à chaque dent selon la personnalité de son donateur. Il va vendre non plus des dents mais des noms et des histoires, de préférence hyperboliques. Autrefois on vendait bien de l'amalgame américain. On retrouve peut-être une certaine idolâtrie de la denture dans la presse du 29 janvier 2019 : la vente des dents qui ont sauvé le monde, lorsque le fils du prothésiste de Winston Churchill a vendu les prothèses de ce dernier pour 21500 €.

On peut classer les dents de la moins chère à la plus chère (Fig. 5), à savoir 800 pesos pour Lemb, un poète et critique littéraire anglais, mais 7500 pesos pour Rousseau et son ultime dent disponible. Une dent de Virginia Woolf est mise à prix 1500 pesos. Son psychiatre, George Savage, adhérait à une théorie médicale très commune dans les années 20 et bien connue des dentistes : l'infection focale. Pour traiter son instabilité mentale, il recommande en juin 1922 l'extraction de trois dents et l'écrivaine en a décrit ses très mauvais souvenirs. Cela ne l'empêchera pas de se suicider en 1941. A propos de l'anesthésie au protoxyde d'azote, on peut lire Gas dans le recueil « The captain's deathbed and other essays ».

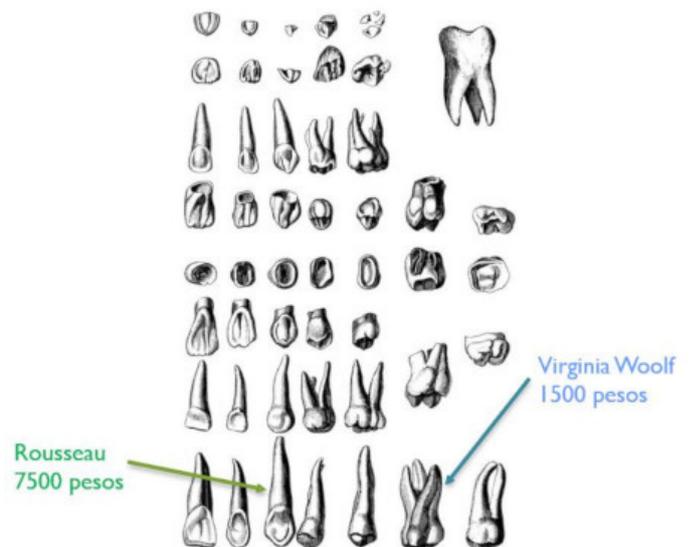


Fig. 5. Human teeth, old medical atlas illustration digital image 121 (Pinterest)

Malgré la crise de panique qui accompagne ses retrouvailles avec son fils lors de la vente, Grandroute finira par se vendre à celui-ci pour 1000 pesos, lui-même avec toutes ses dents. Voragine envisage les hypothèses sur la perte des dents de Grandroute : Siddhartha a gavé son père de narcotiques puis l'a conduit dans un dispensaire dentaire où deux sinistres dentistes lui ont enlevé ses précieuses dents. Ou alors, alcoolisé, Grandroute aurait heurté tant de fois le goudron qu'il en aurait perdu tout simplement ses dents, même si cela paraît improbable. Il n'y a pas que les dentistes qui font perdre des dents.

## Le vécu de ses extractions dentaires multiples

C'est le second point saillant où il témoigne de son martyre dentaire, ce qui est assez pléonastique. Quand il se réveille, il ne sait plus où il est, ni ce qui s'est passé. Il sait simplement que c'est un nouveau jour du fait de sa classique érection matutinale. Il décrit le ressenti physique de la perte des dents, en particulier lorsqu'il passe sa langue sur le voile de son palais. Il dit : « Je n'ai pas reconnu ma propre voix sans le cadre solide de mes dents ». Voragine précise : « je l'ai pressé de se faire faire une dentition provisoire, pour qu'il commence à manger correctement, que nous puissions nous mettre à la transcription de son autobiographie dentaire ».

Il est clair pour lui qu'il est dépressif et il décrit un cauchemar à propos de quatre clowns. L'un suggère respectueusement d'aller voir un psychologue ou un psychanalyste. Le quatrième lui fait comprendre que son fils lui a volé ses dents. Sa réaction semble paradoxale : « j'avais perdu mes dents, j'avais dormi sur un banc, j'avais donné mon accord pour être humilié et sentimentalement torturé par mon propre fils mais, en dépit de tout cela, j'étais dans un état d'esprit extravagant d'aventurier tropicalement romantique ».

C'est alors la rencontre avec Voragine et le contrat pour la rédaction de son autobiographie dont il insiste sur le fait du caractère essentiellement dentaire.

## Le message final de Voragine annonce la mort de Grandroute

Son dernier message est adressé à Siddhartha qui a été reconnu responsable du vol de la collection de son père et se trouve en prison. Le message a été trouvé sur la table de nuit, à côté du lit de mort, sous le verre dans lequel trempait le dentier. Voragine en lit le contenu : « Je suis désolé de t'avoir créé des ennuis, que tu sois en prison, et de ne pas avoir été le meilleur des pères. Et puis aussi, je n'ai pas trouvé toutes les choses que tu m'avais demandées. Et voici mes dents, et ton verre d'eau. Tu peux également garder tous mes objets de collection, et les dents de Marilyn Monroe, qui, de toute façon, étaient fausses ». Est-ce le mensonge de l'arracheur de dents ou le boniment de commissaire-priseur qui a berné Grandroute ?

## A propos des dents et des dentistes

Comme dentiste, ma lecture de l'ouvrage est orientée et j'y vois une excellente occasion de recenser certains clichés sur notre profession, véhiculés de longue date et plus ou moins consciemment. Les dents ont un impact social important et influencent l'image de leur porteur d'où parfois un certain attrait pour les fausses. Les actes dentaires sont douloureux, onéreux et le praticien, comme le commissaire-priseur, sont suspectés non de mensonge mais de «dépassement de la vérité». L'écrivaine est pourtant une jeune trentenaire au charmant sourire qui n'a pas dû connaître une telle situation (Fig. 6). Finalement, tous les composants du «blouse du dentiste», et non blues selon Boris Vian, sont présents dans ce texte de 1958.

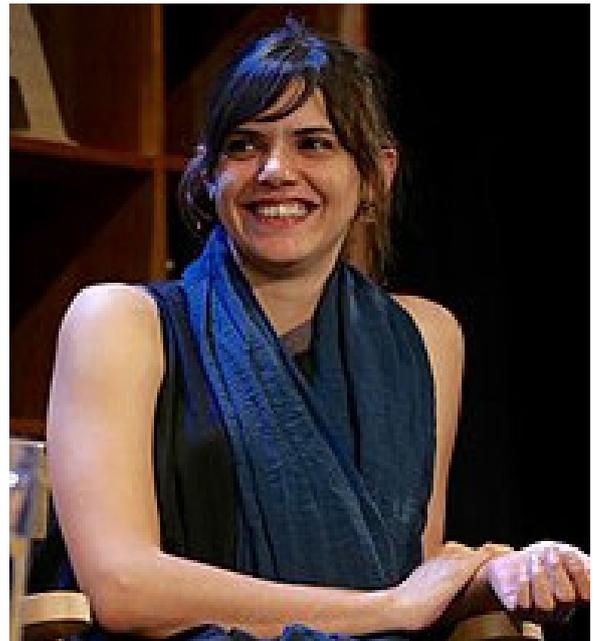


Fig. 6. Valeria Luiselli en 2015 (Wikipedia)

## Des dents à la chevelure et à l'appendice nasal

Pour élargir la dimension imaginaire, je propose de mettre en perspective le livre de Valeria Luiselli avec deux œuvres de la littérature, où un autre attribut corporel acquiert également la fonction métonymique de représenter la personne entière.

C'est le cas pour la chevelure qui, comme la dent, fait partie du corps tout en possédant une forme d'extériorité qui la rend détachable et susceptible d'être conservée quand elle n'est pas éliminée en tant que déchet. La tresse coupée prend valeur de relique dans le roman symboliste « Bruges la Morte » écrit en langue française par l'auteur belge Georges Rodenbach et publié en 1892 (Fig. 7). A noter que le roman a été adapté au cinéma et pour l'opéra par Korngold. Ici la tonalité burlesque laisse place à une atmosphère confinée et funeste. Après le décès de son épouse, un homme se retire à Bruges dont les rues désertes et sombres sont en adéquation avec la noirceur de son âme. Il organise son logis en sanctuaire et sa vie en rituel. Je cite Rodenbach : « Chaque matin, il contemplait le coffret de cristal où la chevelure de la morte, toujours apparente, reposait. Mais à peine s'il en levait le couvercle. Il n'aurait pas osé la prendre ni tresser ses doigts avec elle. C'était sacré, cette chevelure ! » La vie semble renaître quand l'homme endeuillé rencontre une jeune comédienne en qui il retrouve les traits de la défunte. Mais l'illusion reste passagère et se dissipe tragiquement quand l'intruse s'empare de la relique vénérée. Profanation suprême qui conduit le veuf inconsolable à se saisir lui-même de la tresse pour étrangler celle qui tentait de lui faire quitter son enfermement. La chevelure, telle que Baudelaire la transcende dans ses poèmes, représente un appât privilégié qui condense le pouvoir érotique de la femme aimée. Pour terminer par un propos plus léger, la séduction inégalée de Marilyn Monroe tient certes à son sourire parfait qu'envie Grandroute, mais tout autant à sa blondeur éblouissante et savamment décoiffée !

Le second récit que je mettrai en perspective avec « L'histoire de mes dents » est une nouvelle russe de Nicolas Gogol intitulée « Le nez », publiée en 1836 (Fig. 8). Les personnages sont saisis au travers de détails incongrus de leurs habitudes de vie ou de leur conformation physique. Ainsi l'assesseur de collègue Kovaliov se caractérise par son nez. Alors que l'avantage social

va aux longs nez, le sien s'est trouvé écrasé à la naissance, de sorte qu'il perpétue la disgrâce de son aïeul affublé d'un nez en as de trèfle. Un matin, il découvre que son nez a purement et simplement disparu de son visage ! Gogol explore le thème jusqu'à l'absurde. Si un personnage peut se résumer à un trait, pourquoi un trait ne pourrait-il pas devenir un personnage ? Effectivement, Kovaliov, parti en quête de son nez, le reconnaît vêtu d'un uniforme de conseiller d'état. Le nez est à la fois matériau anatomique et personnification d'un idéal envié. L'évènement fait grand bruit en ville et alimente toutes sortes de rumeurs. Après des aventures cocasses, l'appendice nasal retrouvera sa place et la vie son cours normal. Le nez chez Gogol, comme la dent précédemment, est investi de significations imaginaires. Il est un marqueur de puissance, de réussite sociale et de séduction. Sans tomber dans la caricature psychanalytique qui assimilerait perte du nez et castration, la connotation sexuelle est bien présente derrière la situation extravagante. Dans une optique moralisante, cette nouvelle peut aussi se lire à la manière d'un conte fantastique qui dénonce la vanité de la beauté physique et du prestige social. Les deux niveaux de lecture se fondent sur un éloge des pouvoirs de la fiction, de la fable, genre qu'affectionne l'écrivain russe. D'ailleurs, au fil des péripéties, un attaché de presse conseille à Kovaliov de « faire écrire l'histoire du nez par un écrivain habile de la plume ». Manière subtile pour Gogol de se désigner et de terminer son texte par une boutade : « Le plus étrange, le plus inexplicable, c'est que les auteurs puissent choisir de tels sujets ! » Et retour à Valeria Luiselli, confrontée à cette question récurrente à propos des dents, sans réponse explicite. Là se loge le mystère de l'inspiration littéraire !

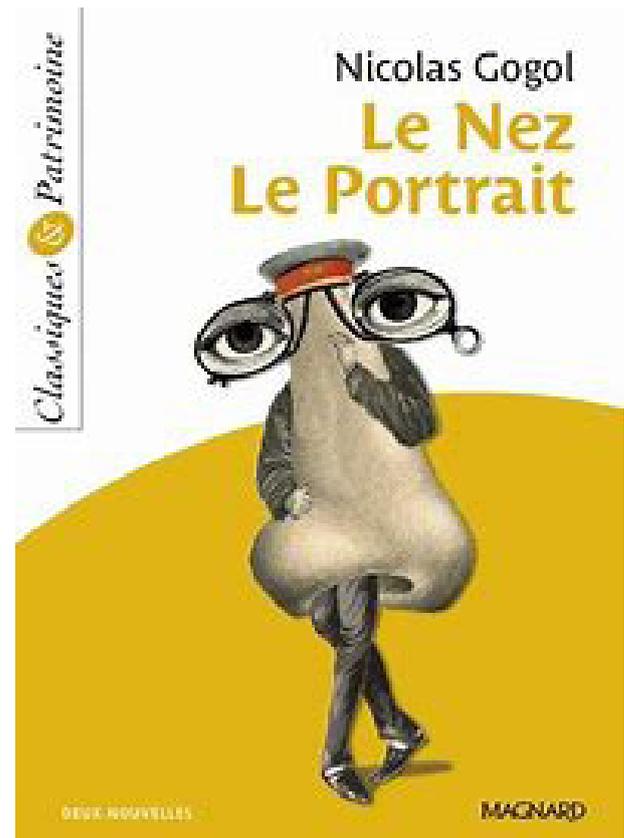


Fig. 8. Première de couverture de l'ouvrage *Le Nez, le portrait*, Paris, Magnard, 2020, collection Classiques et patrimoine

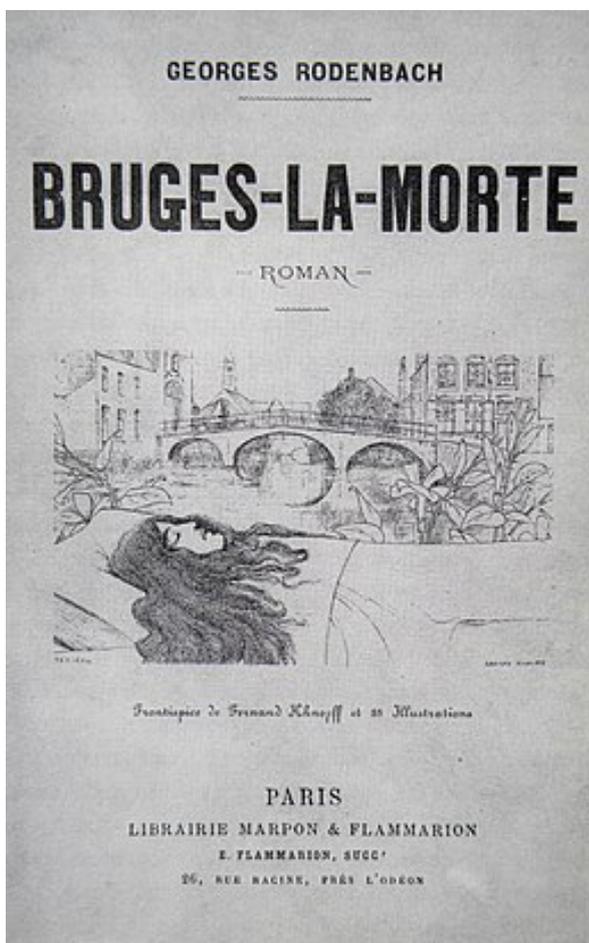


Fig. 7. Première de couverture de l'ouvrage *Bruges-la-morte*, Paris, Flammarion, 1892

## Bibliographie

- GOGOL Nicolas., *Nouvelles de Pétersbourg* : Le nez, Paris, Flammarion, 1968.
- LUISELLI Valeria., *L'histoire de mes dents*, Paris, Les éditions de l'Olivier, 2017.
- RODENBACH Georges., *Bruges-la-morte*, Paris, Flammarion, 1892.
- RUEL-KELLERMANN Micheline, « Le jour où Beaumont fit connaissance avec sa douleur », *Actes SFHAD*, 2017, p. 30-37.
- SCHWOB M. (1867-1905), Bibliothèque Municipale de Lisieux, *Sur les dents* [en ligne]. Disponible sur [www.bmlisieux.com/litterature/schwob/surleden.htm](http://www.bmlisieux.com/litterature/schwob/surleden.htm) [consulté le 23 février 2020].
- WOLFF Virginia, Amazon Kindle, *The captain's deathbed and other essays : Gas* [en ligne, kindle]. Disponible sur [lire.amazon.fr](http://lire.amazon.fr) [consulté le 23 février 2020].





**Société française d'histoire de l'art dentaire**  
Bibliothèque Interuniversitaire de Santé, Paris